



## LA BOURSE ÉCARLATE

« A ouïr conter le conte de la mort  
« du fils de Gaston de Foix, os et pris-je  
« à mon cœur grand pitié; et le plai-  
« gnis moult grandement !... »

(FROISSART. *Les Chroniques.*)

**D**A Cour réunie autour de Monseigneur Gaston III, comte de Foix et vicomte de Béarn, en son château d'Ortais (Orthez), offrait un brillant assemblage de bravoure, d'élégance et de jeunesse. Mais la valeur et la magnificence du Comte ne redoutaient aucune comparaison.

Sa beauté, beauté étrange et douce, était éclairée par d'admirables yeux de cette nuance indécise, d'un vert bleuâtre que prend parfois la mer, en ses jours de faux calme, alors que l'orage est proche. Ces yeux, hélas ! annonçaient aussi bien des tempêtes et des colères ! Gaston était cruellement violent et incapable de résister aux terribles mouvements qui soulevaient son âme, lorsqu'il se croyait lésé en son juste droit.

Des cheveux épais, d'un blond ardent et doré, lui donnaient une grâce de jeune dieu de la mythologie. Il en évoquait si bien le fabuleux souvenir, qu'il fut surnommé « Phœbus ». Le choix qu'il fit d'un soleil pour emblème contribua peut-être aussi à lui conserver ce surnom. Triste soleil, dont les rayons devaient se trouver si tragiquement ébloués de sang !

Dès l'âge de douze ans, Gaston-Phœbus avait succédé à son père, s'illustrant par son courage, ses héroïques faits d'armes et ses amitiés fidèles, vivaces comme ses haines. Marié à Agnès, sœur du roi de Navarre Charles le Mauvais, tout concourait à assurer le bonheur d'une union qu'aurait dû resserrer encore la naissance d'un fils. Pourtant ce bonheur n'exista jamais. La Dame de Foix ne put s'habituer aux défauts de Gaston III ; elle ne tenait aucun compte de ses qualités, et ne croyait pas à ses regrets lorsqu'il s'était laissé entraîner à quelques terribles représailles ; celles-ci, bien que toujours motivées par un réel grief, ressemblaient plus à de barbares vengeances qu'à de justes punitions infligées à des coupables.

Assez hautaine elle-même, Agnès se heurtait sans cesse aux volontés de son seigneur, et lui résistait, tout en le redoutant.



Une fois, entre autres, qu'assise en l'immense salle gothique, au milieu de ses dames, pages et chevaliers, elle regardait soucieusement à ses pieds son jeune enfant, se roulant sur des coussins en jouant avec un énorme lévrier, elle n'entendit pas entrer le Comte qui surprit la profonde tristesse empreinte sur ses traits.

— Dame, dit-il, d'où vient la sombre mélancolie qui assombrit votre tant beau visage? Avez-vous souhaits, désirs, qui ne se puissent accomplir, pour soupirer si fortement? Ah! Dame!... Savez-vous pas que je suis prêt à tenter l'impossible pour vous remettre en joie?

Un long tressaillement la tira de son rêve.

— Noble Comte, répondit-elle, dans un élan de trop brusque franchise, je regardais notre enfant déjà tout grandet, si charmant!... Et je tremblais que notre Seigneur Dieu, qui le fit à vous si exactement ressemblant de visage, lui eût aussi donné votre inflexible caractère!

Gaston fronça le sourcil mais se contenant, il fit un signe pour éloigner ceux qui étaient présents. S'asseyant sur son siège seigneurial, il attira près de lui le petit Gaston, son fils, lequel en effet était sa vivante image. Il le regarda longuement, passant la main sur les boucles dorées de l'enfant, puis, la voix troublée de colère étouffée, il répondit enfin :

— Dame, vous avez grandement tort de me faire si publiquement reproche de mes fautes, ceci n'est pas d'une affectueuse épouse, et point n'enseignerez, pour moi, par de tels discours, le respect à cet Angélot!

— N'ai-je pas mille raisons pour souffrir et me plaindre, Seigneur, répliqua Agnès, lorsque, présentement encore, non content de faire tout plier autour de vous, vous m'humiliez si fort en ne voulant pas accepter la garantie de mon frère le roi de Navarre, et en refusant de mettre en liberté le seigneur de la Breth, son ami, que vous retenez prisonnier en votre tour? Vous exigez, pour ce faire, cinquante mille francs de rançon; mon frère Charles vous fait serment de vous rendre cet or, si votre prisonnier ne vous paye, une fois libre, et vous refusez de croire en cette parole! C'est peu d'honneur faire à ma race, Seigneur Comte!...

Non sans donner de vifs signes d'impatience, le Comte avait écouté ces paroles amères.

— Ah! dit-il, si je croyais que le roi de Navarre me veuille détourner ce paiement, jamais le sire de la Breth ne sortirait d'ici que je n'aie reçu jusqu'au dernier denier, non pour la somme, mais parce que ceci est mon droit. Enfin, Dame, vous le voulez, je cède, par amour de vous et de mon fils.

Le comte de la Breth fut donc délivré. Comme le roi de Navarre s'était fait répondant, ce seigneur, fort honnête homme, paya en grande hâte à Charles II les cinquante mille francs. Mais

celui-ci, rapace et de mauvaise foi, ne les fit point porter à Gaston-Phœbus, qui fut révolté de cette vilenie.

Il reprocha à la Comtesse de l'avoir rendu la dupe de ce félon dont elle connaissait la bassesse. Puis il lui demanda d'aller réclamer à ce triste frère ce qu'il détenait si peu loyalement.

Agnès, bien qu'il lui en coûtât de se séparer de son fils, se décida à partir. Escortée d'une suite nombreuse elle rejoignit Charles II à Pampelune. Elle lui fit son message, mais le roi ne voulut rien entendre.

— L'argent est dans mes mains, dit-il, et jamais n'en sortira.

Agnès eut beau lui représenter combien cet acte allait mettre de haine entre son mari et elle, répéter en pleurant que jamais elle n'oserait porter une telle réponse à son seigneur, Charles ne se laissa point toucher, et lui dit pour toute consolation :

— Demeurez en Navarre, dame ma sœur, si cela vous plaît, vous y serez assurément mieux que devers votre brutal époux.

Redoutant la colère du comte, la malheureuse femme ne put se résoudre à revenir près de lui, et, bien que le cœur lui saignât en songeant à son petit Gaston qui allait grandir sans mère, elle resta en Navarre, croyant à tort que son mari lui ferait expier durement l'orgueil qu'elle avait mis à le faire céder.

Le comte de Foix, plus malheureux de cette séparation que de la perte de ce qui lui était dû, ne voulut pas supplier celle qui faisait, à ses yeux, cause commune avec son ennemi. Il se résigna peu à peu, près de son fils qu'il chérissait tendrement. L'enfant croissait en grâce, en beauté et en vertus. Très pieux, Phœbus, malgré ses travers, sut l'élever dans la crainte de Dieu et le respect de l'honneur.

Les années s'écoulèrent, Gaston atteignit seize ans, mais en dépit du long temps passé depuis le départ de sa mère, il avait gardé le souvenir de cette mélancolique figure dont il se rappelait les baisers, le rare sourire et aussi les larmes. Un vieil écuyer chargé de son éducation, lui avait maintes fois expliqué la cause du volontaire exil de la comtesse. Dans son âme, Gaston nourrissait un immense désir de la revoir, de la serrer dans ses bras et rêvait sans cesse à la joie qu'il en éprouverait. Lorsque, suivant l'usage, on décida de son mariage avec une fille d'un comte Bernard d'Ermignac (Armagnac), il eut l'espoir qu'à cette occasion on lui permettrait d'aller au royaume de Navarre, près de sa mère et de son oncle.

Son père ne s'y opposa pas. Donc, après les fêtes des noces, qui furent splendides, comme la jeune épouse devait retourner encore quelque temps en Armagnac, vers ses parents, Gaston partit pour ce voyage tant désiré, ayant encore



aux oreilles les chants, rondeaux et virelais, qu'avaient composés les ménestrels pour lui souhaiter félicité et longue vie.

Rien ne pourrait exprimer le ravissement d'Agnès de Foix lorsqu'elle reconnut, dans ce bel adolescent qui arrivait en si grand équipage, le mignon garçon qu'elle avait laissé à Ortais. Gaston essaya de la décider à rentrer à la Cour avec lui, il ne put y parvenir. L'éloignement avait ulcéré encore toutes les plaies du passé. Agnès ne voulait, ne pouvait croire à l'indulgence de son époux, comprenant trop tard combien elle l'avait offensé en doutant de lui et en restant sous la protection de son frère Charles.

— Allez, mon fils, dit-elle, lorsque Gaston dut partir, allez, mon corps reste ici, mais mon cœur vous suit ! Que Dieu notre maître vous ait en sa sainte garde ! J'aurais tant voulu connaître celle que vous venez de prendre pour femme ! Fasse la Providence divine qu'elle vous soit soumise, attachée et douce, mieux que je n'ai su le faire envers mon seigneur de Foix, votre père ! Ayez bonne épouse, cher fils, vous qui avez été élevé sans mère ! Las ! vous reverrai-je jamais ? Moi je n'y puis croire !...

Après ces douloureux adieux, Gaston alla prendre congé de son oncle. Le roi le reçut magnifiquement ayant certains projets. Au moment de le quitter il lui demanda :

— Ça, mon beau neveu, ne souffrez-vous point de vivre ainsi loin de votre mère, que vous semblez aimer si fortement ?

Surpris d'entendre de telles paroles dans la bouche de celui qui était l'auteur de ses premières peines, le jeune homme ne savait que répondre.

L'oncle reprit :

— Beau neveu, je vous veux faire un cadeau qui vous comblera d'aise. Voyez cette bourse écarlate qui m'a été remise par un savant homme étranger ? Elle est pleine d'une poudre dont l'extraordinaire vertu m'a été prouvée par mainte expérience. En en prenant un peu, les ressentiments, les rancunes les plus vivaces cessent à l'instant. Retournez auprès de votre père, et en ayant grand souci de n'être vu de personne, mettez une pincée de cette poudre sur les viandes préparées pour son repas. Tout mauvais accord cessera entre lui et ma noble sœur, celle-ci sera pour toujours heureuse. Mais surtout gardez secrètement tout ; c'est une des premières règles exigées pour que le charme opère et réussisse.

En cette époque de la féodalité, les plus intelligents comme les simples d'esprit croyaient aux philtres, aux sorts, aux influences néfastes ou heureuses, malgré les efforts de l'Eglise pour combattre ces absurdes superstitions. Gaston crut ce que lui dit son oncle (on espère toujours si volontiers ce que l'on désire !). Il revint donc à Ortais où Phœbus lui fit un accueil ému et

doux. Il lui demanda le récit de son voyage, tressaillant lorsque le nom de la dame de Foix revenait dans le discours.

Gaston montra au comte les riches présents qu'il tenait de sa mère et de son oncle, lequel (en outre de la bourse mystérieuse) l'avait, par vanité, comblé de dons. Joyaux merveilleux, pièces de damas brochées d'or, lames aux précieuses poignées, hanaps de vermeil ornés en relief de délicates ciselures, tout fut sorti des coffres, admiré, convoité, loué par les hautes dames, ducs, chevaliers et pages assemblés ce soir-là. Mais il ne fut pas question de la bourse écarlate.

Les jours passèrent. Tout en songeant aux recommandations de son oncle, Gaston n'osait les mettre en pratique ; il se demandait si, même dans une intention aussi bonne, il ne se rendrait pas coupable d'un manque de respect envers le comte, en essayant d'influencer sa volonté par de tels moyens.

Tourmenté par ses scrupules, il fut tenté de s'en ouvrir au vénérable chapelain qui avait le soin de sa conscience, mais il craignit, en parlant, de détruire la vertu bienfaisante de ce philtre. Et pourrait-il se résigner à ne jamais revoir sa bien-aimée mère prendre place au haut bout de la grande table hospitalière d'Ortais ?

Ses hésitations durèrent longtemps...

Un jour, au milieu d'une partie de paume engagée avec Ivain, — tout jeune fils de son vieil écuyer, — l'enfant commit une maladresse. Gaston s'emporta et le frappa à la joue. Puis, voyant les larmes de son petit favori, il se repentit de sa brutalité, et chercha dans ses vêtements quelque présent à lui faire pour le consoler. Par mégarde, il sortit la bourse écarlate qu'il portait toujours sur lui. En voyant de quels yeux curieux Ivain regardait ce talisman, Gaston se sentit repris par la colère et peu ne s'en fallut qu'il frappât encore. Ivain s'en aperçut et remarqua aussi avec quelle précipitation Gaston remit la bourse dans sa poitrine.

La venue du comte Phœbus rentrant, avec ses seigneurs, d'une longue chasse, — un de ces plaisirs pour lesquels il resta toujours passionné, — fit diversion. Le comte, qui aimait Ivain, remarqua le soir, au moment du repas, sa figure morose et ses yeux rougis :

— Eh ! mignon, fit-il, qu'as-tu donc à nous montrer si sombre mine ?

— Monseigneur, dit Ivain, heureux d'exhaler sa rancune contre son jeune maître, c'est que j'ai été rudement frappé par messire Gaston.

— Frappé ! Qu'avais-tu donc fait pour mériter cela ?

— Peu de chose, seigneur ; mais ce qui a mis en grand courroux messire Gaston, c'est que j'ai aperçu en ses mains une tant belle bourse d'écarlate, ajourée de perles et broderies, si



jolie que jamais je n'en ai regardé de semblable. Messire l'a rattachée sur sa poitrine, fort fâché de l'en avoir sortie!

— Quel conte me fais-tu là, petit? Je n'ai jamais vu, en possession de mon fils, semblable objet...

Gaston entra à cet instant. Il était d'usage qu'il servit à son père chaque mets que lui présentaient les écuyers, et qu'il fit l'essai des viandes.

— Viens, je te veux parler en l'oreille, dit Phœbus.

Le fils s'avança. Lui passant la main autour du cou, le comte sentit les cordons de la bourse, la tira à lui, puis l'ayant ouverte :

— Quelle chose est en cela, mon enfant?

Gaston devint blême, éperdu, et commença à trembler, balbutiant :

— C'était pour vous, Monseigneur! Notre oncle de Navarre m'avait bien dit de me cacher! Maintenant, je ne pourrai suivre ses ordres...

Devant ce trouble, un affreux soupçon traversa l'esprit du comte; il prit une pincée de poudre, la mit sur des morceaux de pain; sifflant un lévrier, il les lui donna à manger.

Au premier morceau, le chien tomba foudroyé et mourut.

Une immense colère bouleversa Phœbus; il crut que son fils, impatient d'hériter du comté, avait conçu le projet de l'empoisonner, de concert avec son cousin de Navarre.

— Ah traître! cria-t-il. Ainsi, pour accroître cet héritage que tu convoites et que je te voulais laisser glorieux et enviable, j'ai eu guerre et haine envers les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Aragon et de Navarre, puis encore, petit enfantelet, je t'ai bercé, tenu en mes bras avec soins de femme, tu étais ma vie, ma première joie, et tu me veux maintenant occire! Oh! traître! traître... Tu vas expier ton crime!

Un couteau à la main, le comte était effrayant de colère.

Les chevaliers, pages et écuyers, qui adoraient Gaston, se traînèrent aux genoux du père, pleurant et disant :

— Oh! notre Seigneur, au nom de Dieu, faites merci! N'occidez pas celui qui est de votre sang! Peut-être ne savait-il point ce qu'il portait... Ayez grand pitié, Monseigneur!... Vous n'auriez plus d'enfant!...

— En ai-je donc? Est-il mon fils, celui qui, de lui-même, vient de dire que ce poison était pour moi?

Un mouvement se fit dans le groupe éploré des serviteurs. Ils laissèrent un passage au vieux chapelain, dont les paroles de miséricorde et de paix eurent plus d'effet que les supplications et les sanglots.

— Soit! dit enfin le comte, mettez ce monstre

en la tour, et qu'il y soit gardé en attendant ce qui sera décidé de lui.

\*\*\*

Le lendemain, les prélats de Foix, de Béarn, et les nobles de ces deux pays, furent assemblés dans la plus vaste salle du château. On laissa entrer le peuple, et Gaston III leur apprit alors le grand forfait de son fils, en leur demandant si un tel crime ne méritait pas la mort.

Tout le peuple cria :

— Nous ne voulons pas que Gaston meure! Grâce, ayez grande pitié! Merci, faites merci pour lui!...

Le comte, touché par la voix de ce peuple qui priait pour son fils, se sentit le cœur torturé par son courroux et par l'amour qu'il n'avait pu retirer à cet enfant. Heureux, au fond, d'être presque forcé de se départir de sa rigueur, il décida de ne le punir que par la prison.

Gaston demeura à Ortaix, se croyant le jouet d'un mauvais rêve. Assis sur le large entablement d'une des fenêtres de la tour, il passait de longues heures à regarder au travers des barreaux l'eau glauque des fossés, ou à suivre au ciel le vol libre des oiseaux. Sa pensée allait vers sa jeune épouse, beau lys à peine entrevu aux jours de leurs joyeuses noces. Il évoquait ces fêtes brillantes où sa Dame rayonnait parmi les plus belles. Quels sentiments devait-elle lui garder maintenant? C'était donc fini, ce bonheur promis, cet avenir qui s'ouvrait si radieux?

Et sa mère? Comme elle allait souffrir en apprenant le malheur dont il était accablé!...

Ce malheur, il ne pouvait encore y croire ni se l'expliquer! La félonie infâme de son oncle le faisant l'instrument inconscient de sa vengeance, le remplissait d'horreur. Comme il bénissait l'intervention d'Ivain, sans laquelle il eût pu accomplir innocemment un abominable parricide. Et son père le croyait capable d'un tel crime!...

C'était là le plus cruel de ses tourments. Peu à peu un sombre désespoir l'envahit; perdant toute espérance de se jamais laver d'un si odieux soupçon, il se résolut à mourir.

Au bout de quelques jours, un des serviteurs qui d'ordinaire lui apportait ses aliments, resta frappé de sa pâleur et de sa faiblesse. Il l'engagea vainement à goûter aux viandes qu'il lui servit; Gaston put à peine répondre.

Effrayé, cet homme s'en vint auprès du comte de Foix :

— Monseigneur, Dieu vous soit en merci, mais je crois que votre fils s'affame en la prison, voici des jours qu'il ne veut rien prendre des viandes que je lui porte.

Le comte se précipita vers la chambre de la Tour où Gaston gisait. Étendu sur le lit, il sem-



blait près de défaillir. La vue du comte, essayant de cacher son angoisse sous un air de fureur, l'emplit d'une joie douloureuse.

— Ah ! traître, pourquoi ne veux-tu pas manger ?

Par malheur, en parlant ainsi, Phœbus tenait dans sa main un mince stylet, avec lequel il se taillait les ongles, lorsque le serviteur était venu l'avertir. Voulant effrayer Gaston, et ne pas se montrer attendri, il avança brusquement sa main ainsi armée :

— J'aurais dû te punir de cette sorte, dit-il.

Devant cette chère main qui le menaçait, Gaston n'eut aucune frayeur, il tendit les lèvres pour y mettre un baiser; le hasard voulut que la pointe du stylet rencontrât sa gorge et pénétrât une artère, il retomba sur son lit en poussant un léger soupir. Phœbus, croyant n'avoir touché que la broderie de son col, ne s'était pas aperçu de cette blessure. Voyant que Gaston ne lui parlait ni de ses regrets, ni de son repentir, il sortit courroucé réellement cette fois.

La nuit tombait, une faible clarté traversait à peine les vitraux des ogives; pas un souffle ne troubla de longtemps le mélancolique silence. Lorsqu'un page apporta un flambeau au prisonnier, il le trouva mort, couché dans un linceul de pourpre, car son noble sang sortant de l'é-

troite blessure, peu à peu avait teint le lin blanc du lit, et mettait ainsi autour de ce dernier sommeil la couleur écarlate de la bourse fatale...

Gaston de Foix fut saisi d'un affreux désespoir. Pour la première fois, ce vaillant connut les larmes. Déchirant ses vêtements, il se couvrit de deuil, ne voulant pas quitter le corps de son enfant; il essaya de prier, mais il s'interrompait sans cesse pour murmurer doucement, comme s'il eût pu encore être entendu : O mon fils, mon tant aimé ! voici que tes yeux sont clos pour toujours !... Jamais, las ! je n'aurai si parfaite joie qu'avant !... Malheur à moi ! Le seigneur Dieu me châtie de mes violences. J'ai péché contre lui, il m'a frappé en ce que j'avais de plus cher !

\*\*\*

Les frères mineurs d'Ortais vinrent chercher la dépouille mortelle de Gaston pour la porter à la chapelle de leur couvent. La sépulture eut lieu au milieu des cris et des pleurs du peuple qui répétait :

« Son père l'occit, mais le roi de Navarre lui donna le coup de la mort. »

Agnès de Foix avait dit vrai. Jamais plus, en ce monde, elle ne devait revoir son fils.

CLAUDE ANDRALL.

✱ FIN ✱

## BIBLIOGRAPHIE

### MADAME DE STAAL-DELAUNAY

PAR M<sup>me</sup> CARETTE, NÉE BOUVET

C'est une idée très ingénieuse qu'a eue M<sup>me</sup> Carrette, en créant cette nouvelle bibliothèque pour les jeunes filles, dont l'inauguration a été illustrée par une préface de M. Octave Feuillet. Il est certain que l'histoire est souvent beaucoup plus intéressante que les romans les plus mouvementés, et qu'il n'y a rien en fait d'histoire de plus vivant, de plus curieux, de plus attachant, que les Mémoires, qui sont d'ailleurs les sources d'après lesquelles en grande partie elle est écrite. Mais bien peu de Mémoires peuvent être mis *in-extenso* entre les mains de la jeunesse, pour différentes raisons. Leurs longueurs décourageraient plus d'une lectrice, les appréciations passionnées ou même tout à fait fausses qui se glissent dans tout jugement porté par un contemporain, risqueraient d'obscurcir des esprits encore peu formés au lieu de leur procurer des

lumières, enfin on peut toujours relever, çà et là, telle ou telle anecdote suspecte.

Il arrive donc que pour un petit nombre de pages à retrancher, des livres, excellents d'ailleurs, ne puissent être livrés à tous. M<sup>me</sup> Carrette s'est étudiée à émonder judicieusement ce qui lui a paru inutile ou dangereux, tout en laissant à l'œuvre son entière saveur; elle a complété les renseignements et comblé les lacunes en joignant une biographie à chacun des volumes, qui condensent en un seul les quatre, cinq ou six tomes des mémoires originaux.

Déjà *Mademoiselle de Montpensier*, la Grande Mademoiselle, nous a été ainsi présentée; cette fois c'est le tour de la baronne de Staal, l'historiographe spirituelle de la petite Cour de la duchesse du Maine. En 1711, M<sup>me</sup> de Staal qui n'était alors que M<sup>lle</sup> Delaunay, était entrée comme femme de chambre chez Louise-Bénédicte de Bourbon, petite-fille du grand Condé, mariée à un fils de Louis XIV, si petite de taille qu'on ne l'appelait pas *princesse*, mais *poupée* du



sang, fort savante, fort lettrée d'ailleurs, et faisant un peu parade de son esprit. La femme de chambre, qui par son mérite n'eût été au-dessous d'aucun rang, devint très vite l'amie de la princesse, l'entraîna aux doctes mardis de M<sup>me</sup> de Lambert, mit en lumière ses lettres, qui de fait étaient remarquables, et commença elle-même à écrire sur la Cour de Sceaux des mémoires qui en donnent le très piquant reflet pendant l'intervalle de 1715 à 1720, comprenant l'épisode de la conspiration de Cellamare.

Espérons que M<sup>me</sup> Carette continuera, comme elle en a l'intention, pour tous les récits historiques écrits par des femmes aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ce même travail judicieux d'adaptation. Nous le croyons appelé à un grand succès (1).

## YETTE

PAR TH. BENTZON

Le scrupule qui nous a empêché parfois d'annoncer nos propres livres serait aujourd'hui hors de propos, après la terrible catastrophe qui vient d'anéantir l'une des villes les plus florissantes des Antilles. Les Français, les Françaises surtout sont, il ne faut pas se le dissimuler, d'une ignorance regrettable au sujet de leurs colonies qui représentent cependant des fragments épais et lointains de la mère-patrie, ayant les mêmes titres qu'elle à notre dévouement, à notre amour. Voilà pourquoi l'heure a semblé favorable pour faire paraître une nouvelle édition de ce livre, qui renferme sur les mœurs et les aspects de la Martinique des détails très précis, très exacts, observés de près, intéressants comme l'est toujours ce qui est vu et vécu. Une autre édition, illustrée et abrégée à l'usage des enfants, prendra place parmi les livres d'étrennes de l'année 1891. C'est dire que le sujet de *Yette* est éminemment d'actualité (2).

## FORTMOSELLE

PAR GEORGES DU VALLON

Nous savons que la publication de chaque ouvrage nouveau, signé du pseudonyme de Georges du Vallon, qui cache l'élégante personnalité d'une femme du monde, est bienvenue d'un grand nombre d'abonnées au journal. Nous leur désignons donc *Fortmoselle*, quoique ce roman nous semble très loin de valoir ceux qui l'ont

précédé; mais on y trouve toujours une morale pure, le sentiment religieux, une intrigue mouvementée, un tour agréable et facile.

Ses défauts sont ceux qui accompagnent toute production hâtive. Georges du Vallon abuse des dons d'imagination qu'il possède, oubliant un peu qu'une œuvre d'art doit être charpentée laborieusement, écrite avec soin, pour mériter ce titre.

Œuvre d'art à part, *Fortmoselle* plaira aux lectrices qui ne cherchent qu'un délassement.

Les scènes où nous voyons une jeune belle-mère aux prises avec les préventions de ses belles-filles, et le souvenir pieusement obstiné que l'aînée d'entre elles garde avec une sorte de passion, comme pour défendre la place de la morte, — tout le début, en somme, ne mérite que des éloges. Signalons aussi un caractère d'institutrice admirable qui est d'un bien bel exemple (1).

## UNE PETITE SAUVAGE

PAR MARGUERITE LEVRAY

Il y a quelques analogies entre le sujet de *Fortmoselle* et celui du récit, dédié à de plus jeunes filles, récit très simple de la vie bourgeoise, que M<sup>me</sup> Marguerite Levray a intitulé : *Une petite Sauvage*. Ici encore il s'agit de la répugnance qu'éprouve une âme indomptée à supporter le joug de cette marâtre, qui est parfois, quoi qu'en en dise, capable de bien aimer les enfants de son mari. Pour Renée, la petite sauvage, l'épreuve est singulièrement compliquée; elle a été élevée à la campagne par son grand-père maternel, et la belle-mère qu'il s'agit d'aller rejoindre à Poitiers est veuve, avec deux enfants, que Renée a beaucoup de peine à nommer frère et sœur. Il faut pour qu'elle dise *maman* à l'étrangère, contre laquelle si longtemps elle a eu des préventions injustes, que le malheur s'appesantisse sur la maison, que la jeune fille sente qu'elle peut et qu'elle doit sauver la famille.

Elle donne son argent et sa tendresse tout à la fois, d'un mouvement simple et généreux. Ses jalousies, ses haines, elle les abdique d'un coup et elle en est récompensée par une transformation de tout son être qui la rend aimable et la fera belle. Mais le roman s'arrête à la période de l'adolescence de cette sympathique héroïne. On ne peut plus ensuite que deviner (2).

TH. BENTZON.

(1) *Madame de Staël-Delaunay*, par M<sup>me</sup> Carette, née Bouvet. 1 vol., 3 fr., Ollendorff, 28 bis, rue Richelieu.

(2) *Yette (histoire d'une jeune créole)*, par Th. Bentzon. 1 vol., 3 fr. 50. Librairie Hetzel, 13, rue Jacob.

(1) *Fortmoselle*, par G. du Vallon. 1 vol., 3 fr. Delhomme et Briquet, 13, rue de l'Abbaye.

(2) *Une petite Sauvage*. René Haton, libraire-éditeur, 33, rue Bonaparte. 1 vol., 2 fr.



# La petite Auchoise

(SUITE)



Il la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte lui cachât complètement, tandis que Seguin, son livre sous le bras, jetait un triste coup d'œil sur le paquet hermétiquement clos. Maintenant qu'il n'était plus sous le regard de la petite sirène, il regrettait sa pelisse. Dans quel état la retrouverait-il à l'automne!

— Est-ce que vous mettez vos vêtements dans le poivre? demanda-t-il ingénument au jeune homme.

Celui-ci, tombant du haut de sa contemplation, le regarda avec un si profond étonnement, que Adolphe vit bien l'inutilité de sa question et il n'insista pas. Du reste, ils avaient de plus intéressantes choses à se raconter, ne s'étant pas vus depuis quinze jours.

Je vais dire d'abord ce qu'était James : Un pauvre artiste contrarié dans sa vocation par les circonstances et par sa famille. Il aimait passionnément la peinture, et son père l'avait fait entrer dans une étude d'avoué où il était tenu strictement. Mais il y avait les soirées qui sont longues en été, et les jours de fête, et aussi quelquefois les jours de tricherie, rarement par exemple. Tant que le jeune clerc travaillait, fût-ce aux plus insipides paperasses, cela allait encore : il y avait une distraction forcée qui était suffisante à le sortir de lui-même; mais lorsque, vers cinq heures, on commençait à s'agiter dans l'étude, à ouvrir et fermer les tiroirs, à broser les chapeaux, James devenait sombre; il se disait : Tous mes camarades vont où il leur plaît d'aller, et moi je ne suis pas libre, j'en ai pas un coin où je puisse barbouiller une toile, tailler un fusain... Alors il errait sans but jusqu'à l'heure du repas qui le réunissait à son père; heure triste encore, car ces deux hommes ne se comprenaient guère et avaient sur le sujet principal, c'est-à-dire sur l'avenir du jeune homme, des idées si opposées que mieux valait ne plus en parler; et, d'un commun accord, ils n'en parlaient pas. Les jours de fête, James partait pour la campagne, et son calepin se couvrait de croquis originaux qui indiquaient le genre préféré

de l'artiste; il y avait sur ces pages quantité de types : canotiers, mendiants, jeunes filles, violoneux, quelquefois une scène ébauchée dans une gare, à la porte d'un cabaret, et toujours des personnages si vivants, que leurs querelles ou leurs réconciliations attiraient un sourire et arrachaient cette exclamation : « Oh ! que c'est vrai ! »

James Darcet avait une incontestable vocation, mais ce qui était aussi incontestable que ses aptitudes de peintre, c'était le manque absolu de fortune, qui faisait dire à son père : « Il faut d'abord assurer son pain, il barbouillera à quarante ans si l'envie ne lui en est pas passée; alors il me remerciera d'avoir tenu bon. » En attendant sa quarantaine, le jeune clerc était triste, et vraiment ses amis le plaignaient, ce qui ne le consolait guère.

Seguin était lié avec le père Darcet : ils travaillaient tous deux les vieux auteurs, mais à un point de vue différent, de sorte qu'ils avaient souvent occasion de se consulter, de s'entraider, et de ces rapports fréquents était née une grande sympathie entre Adolphe et James, bien qu'il y eût presque vingt ans de différence d'âge entre eux.

Adolphe, très libre et très indépendant, comprenait les souffrances de son jeune ami, si bien qu'un beau jour de fête où le peintre piétinait sur place et déversait dans le cœur du philosophe de la rue des Blancs-Manteaux l'amertume de son propre cœur, celui-ci l'avait pris par la main, l'avait conduit au cinquième étage de sa propre maison et, lui montrant une petite cellule fort claire où il y avait une chaise et une table, il lui avait dit : « Voilà un atelier, et quant au professeur ce sera mon ami Laurens. Ne me remerciez pas, c'est pour moi que je fais cela; vous êtes si maussade, depuis quelque temps, que la vie n'est plus tenable auprès de vous, et j'ai avisé pour qu'il n'en soit plus ainsi dorénavant. »

James répondit à ce discours par une furieuse embrassade; et depuis quatre ans qu'il peignait là-haut, il était devenu un clerc modèle et un ami charmant qui disait chaque jour un mot d'affection et de reconnaissance à son Mécène. Il avait fait une absence régulière pour aller dans sa famille en province et, ne sachant pas la venue des cousines d'Auch, avait commis la méprise que nous savons.

Il n'était pas encore remis des émotions diverses qui en étaient résultées pour lui, qu'A-



dolphe l'entraînait dans son salon, à seule fin de lui faire constater les améliorations introduites dans son intérieur.

On n'ouvrait pas le salon quatre fois l'an en temps ordinaire; James ne savait donc au juste en quoi consistaient les changements annoncés par l'enthousiaste Seguin; mais, en levant les yeux, il aperçut, entre le président et l'abbé, la petite grand'mère poudrée, avec une ruche bleue au cou et des paniers roses qui bouffaient autour de sa taille mignonne; il poussa une sourde exclamation.

— N'est-ce pas? dit Adolphe en suivant la direction de ses regards. On jurerait que c'est elle.

— Oui, mais si j'avais à la peindre, ce serait avec un tablier de toile et un bonnet de vieille; tenez, comme cela.

Ils étaient passés dans le cabinet d'Adolphe tout en causant.

James sortit ses tablettes et se mit à crayonner, tandis que son compagnon le questionnait sur son voyage et lui racontait sa vie par le menu pendant cette quinzaine.

Quand le croquis fut achevé, le peintre le passa à Seguin: Bonne, engoncée dans une bavette comme celle de tout à l'heure, avait sur la tête une coiffure invraisemblable où la dentelle, un peu fripée, s'échappait d'une immense coiffe et s'abattait en désordre sur le front lisse de la jeune fille. Au fond de ce volant échevelé et des mèches folles, brillaient les yeux clairs, naïfs et malins de la présidente.

— Donnez-moi ça, James, dit Seguin avec envie, en allongeant les doigts vers les tablettes.

— Oui, si vous n'obtenez de faire poser le vrai modèle.

— Diable, diable! ma cousine Fadeuil est très provinciale; elle ne voudra pas.

— Oh! faites encore cela pour moi, mon bon ami; que je puisse faire poser cinq ou six fois cette mignonne enfant et je serai si heureux! Voyez-vous, je suis sûr que je réussirai. Si j'avais un succès au salon, mon père se laisserait peut-être toucher; et où trouverai-je un sujet plus charmant, qui fasse mieux ressortir mes tendances de peintre de genre!

— On l'appellerait: « La petite Auchoise, » hasarda Seguin, que l'enthousiasme de James gagnait peu à peu.

— C'est cela, « La petite Auchoise! » Je lui mettrai un panier sous le bras et elle sonnerait à la porte de votre maison: avec sa large voûte, ses gros clous verts et son magnifique marteau, cette porte est superbe; je coulerais un rayon de soleil sur la tête blonde...

— Ma maison est au nord.

— Nous la mettrons au midi.

— Ah! diable, non, personne ne la reconnaîtrait alors.

Les deux amis allaient se quereller sur ce rayon de soleil nécessaire au peintre mais nuisible à l'amour-propre du propriétaire, lorsque la porte de Bonne s'ouvrit tout doucement et la jeune fille passa dans le fond de l'antichambre pour aller au-devant de sa mère.

Les deux hommes gardèrent un instant le silence en la voyant passer, car Seguin, fidèle à ses habitudes, laissait son cabinet ouvert et il s'agissait de ne pas livrer à la petite Auchoise leur secret dessein. Ils entendirent le baiser de la mère, les exclamations de la fille, puis tout à coup un appel désolé de celle-ci:

— Venez vite, maman se trouve mal!

Adolphe et James se précipitèrent dans l'antichambre où M<sup>me</sup> Fadeuil s'était laissée tomber sur une chaise, pâle, les traits décomposés, tandis que Bonne dénouait son chapeau et ouvrait son vêtement. Mais les soins ne paraissaient pas la ranimer; en vain cherchait-elle à parler, sa langue s'embarrassait et l'on n'entendait que des sons confus.

— Portons-la dans sa chambre, dit Adolphe à James, et pendant que Florestine la couchera vous irez chercher le médecin.

Hélas! ce que Bonne prenait pour un évanouissement, était le dérouement de la maladie de cœur dont souffrait sa mère depuis plusieurs années; sous une influence de préoccupations graves, cette maladie s'était fort développée pendant les derniers mois; l'annonce de la perte de son procès avait porté le dernier coup, le matin même. Il fallut faire entendre la vérité à la pauvre petite. Adolphe s'y essaya doucement, elle ne voulut pas comprendre; mais en même temps qu'elle se refusait à croire l'horrible réalité, elle s'attachait désespérément à la main inerte de sa chère malade, elle la baisait, elle l'appuyait contre sa joue et répétait sans cesse: Maman, oh maman! Une pression des doigts bleuis de M<sup>me</sup> Fadeuil était toute sa réponse.

A la nuit, un prêtre vint, amené par Florestine; Bonne le regarda avec étonnement, puis elle se mit à trembler, ses dents claquaient, et elle disait toujours: il me semble qu'elle va mieux. — Cela dura ainsi quelques heures, puis, sur un signe du médecin, Adolphe sortit en demandant à Bonne de le suivre; elle se leva en trébuchant, passa dans le cabinet de son cousin où James, dans l'obscurité, attendait des nouvelles.

— Mon ami, lui dit Adolphe avec une pression de main significative, veux-tu tenir un instant compagnie à ma cousine; elle n'a pas quitté le chevet de sa mère depuis ce matin, il faut absolument qu'elle prenne quelque réconfortant et aille se reposer. Je veillerai pour vous, ma chère Bonne, dit-il en posant sa main sur la tête de sa cousine. James, ajouta-t-il, je vous la confie, faites comme moi-même.



La jeune fille obéit machinalement; elle s'assit auprès de cet inconnu que les circonstances chargeaient du rôle délicat de consolateur; elle l'écouta lui parler de sa mère à elle, de sa mère à lui; ce qu'il disait la remuait profondément, car il y avait plus d'une analogie entre la fin de ces deux femmes, et peu à peu de ce rapprochement, Bonne arrivait à la vérité! Il fallut enfin la lui dire tout entière, car elle s'obstinait à rentrer dans la chambre où il n'y avait plus qu'une dépouille: qui comprendra les angoisses de cette heure, s'il n'a pas souffert de pareils déchirements!

Combien de jours passèrent sur cette douleur aiguë? Bonne n'en savait plus le compte; une étrange torpeur l'avait envahie à la suite de tant de larmes. Il lui sembla d'abord qu'elle allait suivre sa mère dans l'autre vie; mais peu à peu la jeunesse reprit ses droits, l'enfant releva la tête, elle pensa, elle regarda autour d'elle. Son cousin était là; depuis le jour fatal, il ne la quittait guère, n'osant lui parler, malheureux de ne rien pouvoir contre ce torrent d'amertume qui débordait à chaque instant en sanglots ou en paroles entrecoupées.

Lorsqu'il vit les yeux de Bonne se fixer sur les siens, il prononça doucement son nom. Elle le remercia d'un sourire et lui dit d'une voix languissante:

— Et maintenant, où vais-je aller?

Adolphe se rapprocha d'elle, posa sa main tremblante sur la tête de l'enfant et lui dit d'une voix caressante:

— Bonne, ma chère petite, voulez-vous rester avec moi?

Elle ferma les yeux, descendit dans son cœur, et le trouva vide: plus de famille, plus rien, maintenant que sa mère était partie. L'offre de son cousin la toucha profondément, elle la retirait de cette solitude affreuse; ses lèvres tremblèrent sous l'effort qu'elle faisait pour contenir ses larmes, elle rouvrit les yeux et répondit d'une voix brisée par l'émotion:

— Oh oui! gardez-moi, je me ferai si petite que je ne vous gênerai pas, et je vous aimerai tant. Sa voix s'éteignit en souvenir de cette autre affection que rien ne pouvait plus remplacer.

— Mon cousin, reprit-elle d'une voix plus ferme, je crois que je suis devenue bien pauvre.

Un nuage passa dans le bon regard de Seguin, il lui répugnait de dire la vérité à sa pupille. Elle insista.

— Oui, oui, il ne vous reste pas grand'chose.

— Combien? demanda-t-elle tout bas.

— Je ne sais pas encore au juste.

— Vous me trompez. Je veux savoir jusqu'où va ma pauvreté.

Et comme le visage de son cousin devenait

de plus en plus sombre, elle ajouta d'une voix câline:

— Je n'en ai pas peur, puisque je reste avec vous.

L'œil gris d'Adolphe Seguin brilla d'un humide éclat et il dit vite, pour s'en débarrasser:

— Quand tout sera liquidé il vous restera environ 12,000 francs.

— « Merci » dit Bonne, que ce chiffre n'étonna pas, soit que sa mère lui en eut parlé, soit que son inexpérience l'empêchât d'en comprendre l'exiguité. « Vous garderez cet argent et vous me donnerez tout ce qu'il me faudra avec. »

La naïveté de cette combinaison prouvait que la pauvre petite Auchoise n'y entendait rien. Adolphe ne put s'empêcher de sourire et il profita de son ignorance pour rectifier.

— Non, lui dit-il, je placerai cette somme pour vous et nous en partagerons la rente.

Bonne compta sur ses doigts, le regarda un moment en silence, puis se jetant à son cou comme le jour de son arrivée à Paris:

— Je vous devrai tout comme cela. — Je veux bien.

Puis, après ce grand effort d'attention, elle retourna à son mutisme; comme un pauvre oiseau blessé qui vient d'essayer son vol sans pouvoir s'élever et retombe en cachant sa tête sous son aile.

Adolphe, lui, s'il n'eut respecté la douleur de sa petite cousine, eût pris son essor à travers l'espace et fut monté plus haut que l'aigle; il eût chanté et sa voix mélodieuse eût fait tort aux rossignols, voire même aux petits Hollandais qui s'escrimaient à la fenêtre, ne comprenant rien au silence qui s'était abattu sur la maison depuis une semaine. Adolphe étouffait de joie: il gardait la petite Auchoise pour lui seul, il l'entendrait toujours trotter dans sa maison, d'une pièce à l'autre, parlant, furetant, arrangeant. Elle aurait les clefs de ses armoires, ces clefs embrouillées qui lui donnaient tant de souci; comme Sébastien Bach allait y gagner! Pauvre Bach, pauvre cher grand homme, avait-il été négligé! Adolphe en était resté à la découverte de 1780, et depuis, il n'avait même pas ouvert le livre qui devait éclaircir un doute persistant sur cette date.

Dans sa joie profonde il eut besoin d'expansion. Il alla trouver ses amis de la rue de Rennes et leur dit à quoi ils venaient de conclure, Bonne et lui. Raymond approuva, sa femme garda une certaine réserve, mais elle s'offrit de tout cœur pour piloter la jeune fille dans les débuts de cette nouvelle existence. Adolphe remercia sans dire s'il acceptait ou non, au fond du cœur, il se disait qu'il y suffirait bien.

A quelques jours de là, Seguin entra chez sa cousine et lui demanda si elle voudrait recevoir



James Darcet : Il demande à vous présenter ses devoirs; depuis que... pendant que vous étiez malade il venait chaque jour demander de vos nouvelles, mais il n'a pas encore osé se présenter à vous dans la crainte... parce qu'il pensait... Adolphe ne sortait plus de sa phrase, Bonne le secourut :

— Je serai bien heureuse de le remercier, il a été si bon pour ma pauvre maman et pour moi !

Elle suivit Adolphe dans son cabinet.

Bonne n'était pas rentrée dans cette pièce depuis l'instant affreux où James l'avait préparée à la fatale nouvelle. Une émotion inexprimable s'empara d'elle en entrant, elle ne put dire un mot et tendit seulement la main à M. Darcet, celui-ci, très ému de cette douleur, baisa respectueusement la petite main et l'on s'assit.

— Excusez-moi, dit la jeune fille d'une voix brisée, mais c'est encore si récent... Comme vous avez été bon pour elle et pour moi...

Et elle se mit à pleurer.

James se leva, elle le retint.

— Non, non, il faut que je m'habitue à vous voir, lui dit-elle ingénument. Vous savez que je reste ici toujours... vous êtes le meilleur ami d'Adolphe, il faudra venir souvent comme autrefois. Je ne veux pas qu'on change quelque chose ici à cause de moi.

Et ses yeux noyés se firent suppliants.

— Merci, mademoiselle, dit James très touché de cette douleur et de cette abnégation naïve, je reviendrai puisque vous me le permettez, mais séparons-nous, il m'est douloureux à l'excès de vous coûter tant de larmes.

Elle le regarda et vit qu'il disait vrai; sur son mâle visage et dans son clair regard, il y avait une sympathie profonde; elle en reçut une intime consolation :

— A bientôt, lui dit-elle; n'oubliez pas votre promesse.

Adolphe ne put reprendre son travail aussitôt qu'il le pensait, car l'installation définitive de Bonne nécessitait quelques changements dans la maison. Le plus considérable porta sur la fenêtre du grand cabinet de toilette, où la jeune fille couchait depuis son arrivée. On agrandit cette fenêtre de sorte qu'elle vint ouvrir de plain-pied sur le toit en zinc du concierge, et on établit une toute petite terrasse sur ce toit. Bonne y aurait des fleurs qu'elle aimait tant. Sans doute, la vue était restreinte : d'un côté, ce malheureux mur, que feu le président avait eu le tort de laisser construire; de l'autre, un vieux pignon moussu, dernier vestige des dépendances de l'abbaye des Blancs-Manteaux; mais, entre ces deux bâtiments, un couloir lumineux dominant sur la rue, avec un arbre comme dernier horizon, et le feuillage maigre de l'acacia pour

dissimuler les camions et les ferrailles disséminés dans la cour.

— Je ferai pousser un lierre sur le mur, disait Bonne très intéressée par les travaux; oh! mon cousin, comment vous remercier!

Le cousin rêvait chaque jour un nouveau perfectionnement; les pieds dans le plâtre, il aunait les murs de ce petit réduit, faisait enlever les immenses placards qui occupaient le fond et, de projets en projets, le cabinet devint un joli petit salon bien clair, bien commode, avec un mobilier vieillot, pillé un peu partout dans la vaste maison. Bonne se prenait à sourire parfois, mais son cœur reconnaissant, même quand elle pleurait, s'attachait de toutes ses forces à celui qui veillait maintenant sur elle et cherchait à embellir sa solitude.

Car elle était bien seule la pauvre petite Aurore. Cette vie à deux, que Seguin trouvait la plus heureuse des vies et que Bonne acceptait avec le désir de la rendre très douce à ce tuteur généreux et délicat, cette vie, il faut l'avouer, était absolument dépouillée de tout ce qui fait épanouir la jeunesse. Rien ne la rattachait plus à ce passé si cher, fini brutalement avec la vie de sa mère; pas de famille, pas d'amies de son âge; il était à prévoir qu'elle s'étioLERAIT bientôt près de ce vieux garçon, dans cette vieille maison, au milieu de ce vieux quartier.

Il y avait deux mois que Bonne était installée dans l'hôtel Seguin et elle n'était encore sortie que le dimanche pour aller à la messe avec Florestine. M<sup>me</sup> Raymond était partie pour la campagne, et Adolphe, livré à ses propres inspirations, n'avait pas eu un instant la pensée qu'un peu d'exercice fût nécessaire à cette enfant. Lui, sortait chaque jour, et rentrait avec des plantes, des oignons, des caisses rustiques, des instruments agraires : tout cela pour Bonne. Mais, malgré tant de soins, elle perdait ses couleurs, elle perdait l'appétit. Quand elle avait bêché ses géraniums et arrosé ses roses, elle s'asseyait sur un pliant, s'accoudait à la balustrade et regardait vaguement dans la rue lumineuse qui lui laissait apercevoir la rue avec ses rares passants, ses voitures encore plus rares. Elle connaissait tous les cris des marchands du quartier, les cloches des différents ateliers de la rue; elle savait par cœur ces bruits quotidiens de la grande ville; elle comparait cette vie à sa vie d'autrefois, et son chagrin en était plus amer.

C'était une brave petite nature; quand elle s'aperçut que ses retours vers le passé amollissaient son courage, elle se fit violence; les soins du ménage, la couture, la musique lui servirent beaucoup; mais, quand elle n'avait plus rien à faire ou que sa tête, lassée de se pencher sur son ouvrage, se relevait, une immense langueur la prenait et elle restait immobile des heures entières, perdue dans ses pensées.



Florestine, plus clairvoyante que son maître, comprenait bien que cette vie claustrale n'était pas faite pour la jeune fille, et un jour que la mauvaise humeur, excitée par un reproche quelconque de son maître, lui déliait la langue, elle lui dit son fait à ce sujet : Il tuait sa cousine, ni plus ni moins.

Qui fut bien surpris à cette révélation ? Je vous le laisse à deviner. Seguin baissa la tête sous la rafale, ne dit rien à la servante, mais passa une bonne partie de sa nuit à chercher de nouveaux moyens de distraire Bonne.

— C'est vrai qu'elle est triste ! Je pensais que c'était seulement le souvenir de sa mère qui ternissait l'éclat de ses yeux et pâlisait son teint... Elle a besoin de se promener ? Que c'est étrange ! moi qui passerais des mois sur place sans m'en plaindre... Enfin, il faudra voir... c'est possible après tout... elle a du vif-argent dans les veines...

Le résultat de cette longue méditation fut que, le lendemain matin, Adolphe, regardant à la fenêtre, dit comme par hasard à sa jeune compagne :

— Il fait bien beau temps aujourd'hui ; si nous allions nous promener ?

Bonne eut bien vite fait ses préparatifs. Mais qu'elle parut pâle et alanguie dans tout ce crêpe, quand elle franchit le seuil de la maison !

Ils se trouvèrent dans la rue, marchant côte à côte, gravement, sans se parler. Bonne était tout étourdie par le brouhaha qui l'enveloppait, et Adolphe s'absorbait dans une pensée intime qui se fit jour comme ils arrivaient à la rue de Rivoli.

— Bonne, il faudrait entrer à la Samaritaine pour m'acheter des gants.

— Vous avez oublié les vôtres ?

— Je n'en ai jamais eu, dit-il d'une voix humble.

Bonne le regarda avec ce doux et malin sourire qui n'avait plus reparu sur son visage depuis si longtemps ; elle comprit le sacrifice qu'il lui faisait, et le toisant gentiment de bas en haut :

— Quand vous serez ganté, je vous donnerai le bras, lui dit-elle.

A la Samaritaine, ils trouvèrent une occasion, en fil de Perse, à 1 fr. 50, qui réunit tous les suffrages ; ils avaient pour eux fraîcheur, souplesse et solidité. Et quand ils furent mis, la petite Auchoise s'appuya sur le bras de son cousin. Celui-ci très fier, un peu gêné, les pieds bien en dehors, s'en alla le long des glaces des magasins pour jouir du coup d'œil. Il voyait passer une mignonne jeune fille toute blanche dans sa robe noire, appuyée au bras d'un homme aux larges épaules, à la poitrine bombée, coiffé sur l'oreille d'un chapeau à bords

droits ; il avait les mains tout ouvertes dans des gants de fil gris, lesquels formaient une mèche incommode et ridicule au bout de chaque doigt.

« Il faudra que je me fasse couper les cheveux, se disait Adolphe tout en passant, ils sont un peu longs. »

Un peu longs !... je le crois bien ; c'était une broussaille, comme on en voit dans les préaux de l'hôpital.

Mais à part les cheveux, Adolphe était fort satisfait, et Bonne aussi, car, le long de son chemin, elle voyait des voitures pleines de fleurs, des magasins brillants et, au-dessus d'elle, un ciel bleu, un soleil intense et, partout, la vie débordante de la grande ville.

Cependant, ils marchaient toujours à grandes enjambées, les seules que sût faire Seguin ; et la petite Auchoise, dans son désir de ne pas le gêner, hâtait le pas, ce qui lui causait une fatigue extrême. Peu à peu, elle se faisait lourde au bras de son cousin, lourde comme un papillon qui se pose ; et, à la voir toute penchée, il comprit sa lassitude.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Bonne ?

— Je n'en peux plus. Quel dommage !

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? gronda Seguin en hélant une voiture ; et il ajouta, toujours d'une voix terrible : « Cocher, au bois de Boulogne, à la Cascade ! »

La voiture partit cahin-caha, sa capote renversée, et Bonne se blottit dans le coin avec une vraie joie d'enfant.

— Mon cousin, dit-elle après avoir regardé un long moment en silence les Champs-Élysées avec leurs arbres touffus, leurs jets d'eau, la file des cavaliers rentrant de leur promenade matinale, cela ne vous fera rien si je ferme les yeux ; mais c'est trop clair, trop animé pour moi, tout tourne devant mon regard.

Seguin la supplia de dormir si elle y trouvait plaisir ; mais son bon cœur souffrait de l'extrême faiblesse de cette enfant, qu'étourdissait le bruit et la lumière, que brisait une heure de marche.

« Florestine a raison, je suis un vieil égoïste, j'aurais laissé mourir cette petite sans y prendre garde... je l'ai ensevelie toute vivante dans un tombeau... Je vendrai la maison, si elle doit y être mal... »

Vendre la maison ! il voyait son père penché sur ses livres dans son cabinet, vieux livres qui faisaient maintenant la joie du fils, et sa mère rangeant sans cesse les grandes armoires de l'antichambre, armoires qui n'étaient jamais dérangées. Et ce coin, près de la fenêtre, où, à la tombée du jour, elle s'asseyait pour lui faire épeler ses lettres... le livre est encore dans la bibliothèque, il y a un coin de la couverture qui a sauté dans un jour de désespoir : *Arc, bac, cri, dru, eau, fin, jeu, loi, mil, par, qui, sus, ton, vol*, se répétait-il en souriant au souvenir de



cette leçon syllabique si compliquée. D'autres jours de son enfance passaient devant ses yeux et son cœur faiblissait à la pensée de quitter la maison paternelle. « Peut-être que le chagrin seul l'avait ainsi minée, Florestine se trompait... dans tous les cas, avec beaucoup de promenades... » Et, tout en songeant, il regardait du coin de l'œil la petite Auchoise qui, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, aspirait de tout son être cette vie trop intense qui la fatiguait et la ressuscitait tout à la fois.

Bien qu'on fût en plein été, le bois avait gardé sa fraîcheur. Bonne voulut marcher autour de la cascade, et Adolphe déclara qu'ils allaient y déjeuner; c'était une surprise qu'il lui ménageait, elle en aurait bien d'autres par la suite.

Elle avait faim Bonne, bien faim même, et Florestine eût séché de jalousie si elle avait pu voir avec quel appétit cette petite dégoûtée mordait dans le pain doré du restaurant; quant à Adolphe, il se demandait ce que la vie pouvait donner de plus doux que cette heure de repos sous la tonnelle banale du glacier, entre les clochetons prétentieux de l'établissement et les eaux troubles de la cascade, avec Bonne devant lui, grignotant des cerises et lui racontant je ne sais quoi qu'il n'écoutait même pas, mais qui le berçait comme une musique du ciel.

Ils rentrèrent très tard, il était plus de huit heures et Florestine, penchée à la fenêtre du salon, semblait vouloir se précipiter dans le vide, tant elle mettait d'ardeur à chercher ses maîtres dans l'ombre de la rue.

— Il sera arrivé encore quelque malheur, disait-elle à mi-voix à la boulangère, qui prenait le frais devant sa porte et échangeait avec elle quelques paroles d'amitié.

Mais non, les voilà bien tous les deux; ils passent sous le réverbère. Bonne a aperçu la grosse fille, elle agite la main pour lui faire voir que c'est bien elle; Florestine bondit jusqu'à l'escalier avec un soupir de soulagement qui ressemble au souffle expirant d'une machine à vapeur. Ils montent, ils entrent, demain ils sortiront encore, et la petite cousine s'endort en posant la tête sur son oreiller. Mais elle a eu le temps de dire à la brave servante, qui s'empressait autour d'elle :

— Ma bonne Florestine, j'ai déjeuné dans un des meilleurs restaurants de Paris, — eh bien! je trouve que sa sauce béarnaise ne vaut pas la vôtre!

Que Dieu bénisse la petite Auchoise pour cette bonne parole.

Le lendemain matin, quand Adolphe rentra de ses courses, il fut accueilli par un franc éclat de rire de Bonne. Lui-même, devinant la cause de cette hilarité, fit entendre un joyeux bèlement :

— Qu'en pensez-vous, petite, cela ne me

rajeunit-il pas étonnamment? lui demanda-t-il.

Il s'était fait couper les cheveux; que dis-je, il s'était fait tondre de si près, qu'on voyait à nu la peau bleue de son crâne, ce qui, avec sa barbe incohérente, faisait la plus étrange tête qu'on pût imaginer.

Les promenades quotidiennes ne furent pas les seules distractions qui vinrent aider Bonne à reprendre courage à la vie. Il en était une plus intime que personne ne soupçonnait et qui avait nom James Darcet. Cette distraction-là montait chaque soir au cinquième étage de la maison présidiale: mais avant que le jeune homme eût franchi le seuil de la vieille porte, Bonne l'avait déjà aperçu, passant d'un pas rapide dans le bout de rue qu'on voyait de sa terrasse. Elle comptait en souriant et à mi-voix jusqu'à cent, puis écoutait, et aussitôt percevait le bruit d'un pas ferme résonnant en bas sous la voûte d'entrée. Puis encore le silence pendant deux minutes et enfin, au-dessus de sa tête, tout en haut de la maison, une persienne claquait joyeusement, quelquefois une voix jeune fredonnait en l'ouvrant, et alors Bonne, assise à l'ombre de sa vigne vierge, tirant l'aiguille avec acharnement, trouvait la maison gaie, le temps court, la vie douce, et ne comprenant pas d'où lui venait cette joie, elle pensait en son cœur : « C'est maman qui prie pour moi afin que je m'habitue à ma nouvelle vie. »

A sept heures moins quelques minutes, la persienne de là-haut se refermait, et alors le cœur de Bonne se mettait à battre un peu plus vite : « M. James s'arrêtera-t-il en descendant?... Comme je suis curieuse! pensait-elle encore; qu'est-ce que cela peut me faire?... Non, ce n'est pas par curiosité que je me préoccupe de ce que fait M. Darcet; c'est parce que je l'aime bien. N'est-ce pas lui qui a porté maman sur son lit de douleur, n'est-ce pas lui qui s'est chargé du triste devoir de me dire la vérité? Lui et mon cousin sont mes deux meilleurs amis, et tout ce qu'ils font m'intéresse. »

Sur ces réflexions, Bonne quittait la terrasse, rangeait ses pelotons dans sa chambre et prêtait une oreille attentive aux divers bruits de la maison. Ordinairement un coup était frappé non pas à la porte de l'antichambre, qui avait sa sonnette, mais à la porte du palier qui donnait dans le cabinet de Seguin, et celui-ci répondait d'une voix terrible : Entrez!

Puis la jeune fille entendait son cousin reculer bruyamment son fauteuil, une règle tombait, une chaise râclait de ses pieds de devant le parquet et une conversation joyeuse, animée, s'engageait entre les deux amis.

Alors, Bonne se sentait tout à fait heureuse, et attendait sans impatience que Seguin se décidât à venir dîner.

— James est venu ce soir, disait-il en s'as-



seyant à table. Il pioche ferme pour le Salon; s'il réussit, c'est peut-être toute sa carrière qui en sera modifiée.

— Est-ce qu'il a des chances d'être reçu ?

— Oh! cela ne fait pas question; ce qu'il souhaite, c'est une récompense qui le mette en vue, afin de fléchir son père. Laurens lui donne bon espoir.

Ou :

— J'ai vu James tout à l'heure; j'ai bien regretté que vous ne fussiez pas là, Bonne, vous auriez ri de bon cœur en l'écoutant. Figurez-vous qu'il a sauvé un couple anglais des griffes de la police.

Et alors, Seguin avec sa voix creuse, ses gestes à contre-temps, sa barbe hérissée et sa cuiller à la main, contrefaisait la colère du sergent de ville, l'émoi des deux touristes.

Bonne, suspendue à ses lèvres, les coudes sur la table, sa serviette pliée entre ses doigts distraits, oubliait de servir, ce qui comblait de joie le conteur de ces intéressantes nouvelles.

Par le carreau du passe-plats, Florestine montrait une tête impatiente; le potage refroidissait, et elle haussait les épaules avec dépit, mais on n'y prenait pas garde, et Bonne mangeait maintenant de si excellent appétit, que la brave fille ne pouvait lui en vouloir longtemps de ses distractions.

Quelquefois, James demandait la permission de présenter ses devoirs à la jeune fille, et c'étaient les grands jours pour Bonne. Elle s'asseyait gravement dans la plus vaste des bergères de la présidente, prenait un air très digne, écoutait en hochant la tête, répondait; puis tout à coup oubliant ses responsabilités de maîtresse de maison, se mettait à babiller, riait des yeux en se pinçant les lèvres. Alors James s'animait aussi, il dépouillait l'homme du monde pour montrer l'ami reconnaissant, affectueux, le cœur jeune et chaud, les nobles enthousiasmes; son beau front rayonnait quand il parlait de son art, et ses yeux devenaient tout humides quand il les tournait vers Seguin. Celui-ci faisait le gros dos, lançait quelques interjections intraduisibles, et laissait échapper des profondeurs de sa gorge une sorte de rire guttural semblable à celui d'un habitant des savanes. C'était une de ses manières de témoigner sa joie.

Et de fait, que lui manquait-il à ce bon Seguin, pour être heureux entre ces deux jeunes amis qu'il s'était attachés par la reconnaissance et qui rivalisaient de soins et d'affection pour s'acquitter de leur dette de cœur? Rien, rien, et

pourtant, parfois ses yeux erraient rêveurs, parfois il oubliait de répondre; mais qui s'en était aperçu autour de lui?

Un matin, Bonne fut très étonnée, d'entendre dans l'escalier un pas qui n'était ni celui du concierge, ni celui du porteur d'eau, à une heure où ces braves gens seuls circulaient dans la maison. C'était un pas élastique et pressé qu'elle connaissait bien et qui allait se perdant aux étages supérieurs. Elle avait la main sur la serrure de la porte pour aller dans une des chambrettes de là-haut chercher je ne sais quelles provisions, et elle laissa retomber le penne, remettant son ascension à plus tard. Tout naturellement elle entrouvrit la fenêtre de son petit salon, écouta, et eut la grande satisfaction d'entendre battre une persienne, au cinquième, au-dessus de sa tête; plus de doute, c'était M. James qui venait profiter d'un congé inattendu. Bonne poussa son métier sur la terrasse et se dit qu'il fallait bien jouir des derniers beaux jours, et rester à l'air le plus possible.

L'automne s'avancait; l'arbre qui fermait l'horizon de la jeune fille, cet arbre qui semblait avoir pris racine de l'autre côté de la rue exprès pour elle, avait des tons roussis; la vigne vierge toute rouge perdait quelques feuilles à chaque souffle du vent; bientôt la terrasse serait abandonnée et Bonne le regrettait à cause des heures charmantes qu'elle lui devait. C'est là qu'elle venait se reposer de ses courses à travers Paris, y pensant à mille choses nouvelles qui n'avaient pas de forme précise, lui semblait-il, mais qui lui étaient fort douces quand même. C'est là aussi qu'elle priait en regardant le clocher trapu des Petits-Pères, dont elle apercevait un grand morceau au-dessus du mur. Elle priait sa mère, persuadée qu'elle n'avait pas de meilleure protectrice; elle lui racontait tout ce qui remplissait sa vie, tout ce qui passait dans sa jeune tête; ces récits intimes n'étaient peut-être pas très exacts sur certains points, mais Bonne ne se piquait pas d'exactitude mathématique, elle ne se livrait à aucune recherche quotidienne de ce qui se passait en son âme, et elle racontait comme elle savait, pensant bien que sa mère arrangerait tout pour le mieux.

Le nom d'Adolphe revenait souvent dans ces confidences naïves, celui de James y paraissait tout autant et avec un grand luxe de détails.

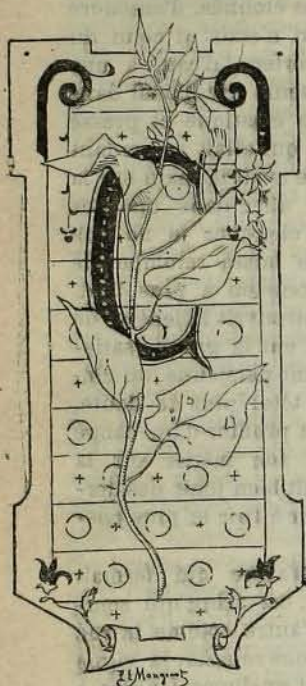
C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)





# LE VOILE



## I

LARY NICHOLSON, — la Nicholson, comme disaient non seulement à Paris, mais dans le monde entier, ses enthousiastes, mieux encore, ses idolâtres partisans, — la Nicholson venait de chanter à l'Opéra italien la *Traviata*, et elle avait été, dans sa grande scène d'agonie, d'une si poignante vérité, que le tonnerre des applaudissements se faisait encore entendre dix minutes après qu'elle eut regagné sa loge.

Non seulement Clary Nicholson était la première chanteuse de l'univers, mais, comédienne consommée, elle ajoutait à l'impression produite par son incomparable voix celle d'un jeu ardent, passionné, tragique.

Son triomphe, c'était *les agonies*.

Que de fois, rappelée à grands cris par une salle vraiment en délire, elle avait dû, pâle encore, et brisée de l'effort de tous ses nerfs, repaître sur la scène, et, quasi mourante, envoyer saluts et sourires à ses tyranniques admirateurs.

Mais aujourd'hui les battements de mains, les trépignements, les cris et les rappels de la foule l'avaient laissée sourde et insensible. Elle n'en pouvait plus; il lui semblait qu'elle venait de jouer — au naturel — son agonie.

Un brouillard devant les yeux, les jambes molles pliant sous elle, trébuchante, s'accrochant de ses doigts crispés à la rampe de velours de l'escalier étroit, elle s'était trainée plutôt qu'elle n'avait marché jusqu'à sa loge.

Arrivée là, sans entendre le cri effrayé de l'habilleuse et de la bonne Bressier, sa fidèle femme de charge, la cantatrice s'était laissée choir dans une profonde bergère où elle demeurait immobile, comme morte.

Cependant, elle n'avait pas perdu connaissance; elle sentait une souffrance horrible.

Que lui arrivait-il donc?

Une douleur aiguë, déchirante, lui traversait le cœur, suspendant sa respiration, interrom-

pant la circulation de son sang qui ne coulait plus que goutte à goutte dans ses artères, avec une telle lenteur qu'il allait, croyait-elle, s'arrêter, se figer pour toujours.

Ses mains froides, glacées, pendaient inertes, une de ses mules de satin blanc, avec un gros chou rose dont le cœur était un brillant, avait échappé à son pied et gisait contre la tenture de la porte; ses cheveux blonds, déroulés en cascade d'or pâli, — un effet à sensation de son agonie fictive, — s'emmêlaient épars tout le long de son vapoureux peignoir blanc avec le boa de dentelle et des branches de camélias flétris.

Elle était seule, — et s'en rendait compte, — en ces mortelles minutes dont chacune paraissait vouloir emporter sa vie.

Bressier, perdant la tête, s'était jetée comme une folle à travers les couloirs et les escaliers, réclamant à grands cris le médecin du théâtre; l'habilleuse se tenait devant la loge, répondant aux questions curieuses et inquiètes, protégeant la porte à travers laquelle parvenait aux oreilles bourdonnantes de l'actrice, pareil à un bruit de flots, celui des voix pressées et des exclamations assourdies.

Enfin la porte s'ouvrit brusquement sous la pression d'une main nerveuse et décidée, puis Bressier la referma soigneusement.

En deux pas, le docteur fut auprès de la Nicholson qui essayait d'ouvrir les yeux, mais dont les paupières lourdes, lourdes, semblaient scellées d'un sceau de plomb.

A peine la regarda-t-il. Se tournant tout d'une pièce vers la table où l'on avait amoncelé pêle-mêle les lyres encadrées de fleurs, les couronnes, les gerbes parfumées envoyées à la diva après les premiers actes, il eut un geste de colère.

— Emportez ça, et vivement, fit-il d'un ton bref et dur aux deux femmes qui se précipitaient pour exécuter ses ordres.

En un clin d'œil, les couronnes de roses, d'azalées, de gardénias, les corbeilles légères d'où s'élançaient les tiges des royales orchidées, les cyclamens aux mystérieux calices renversés, toutes ces rares et délicieuses fleurs payées des prix exorbitants, jonchèrent la moquette du couloir.

Quelques figurantes qui descendaient des étages supérieurs s'arrêtèrent stupéfaites devant un tel acte de vandalisme et arrachèrent quelques épaves à ce naufrage.

— En voilà un massacre, dit l'une d'elles. Ah! ma chère, il faut que cette Nicholson soit folle



pour gaspiller de pareilles richesses... Si j'étais à sa place...

— Laisse donc ! elle en a tant et tant...

— Ecoutez, fit une troisième, qui depuis un instant prêtait l'oreille, écoutez quel remue-ménage là-dedans. La belle *Violetta* a ses nerfs, sans doute.

Malveillantes et intriguées, elles se rapprochèrent toutes, même une plus hardie se pencha, l'œil à la serrure.

Le battant de la porte, violemment, la souffleta.

Bressier sortit en courant, sans seulement regarder les petites figurantes, qui s'enfuyaient, honteuses d'être prises en flagrant délit d'indiscrétion.

Cependant le docteur avait jeté son pardessus au hasard, au travers de la loge douillettement capitonnée et encombrée de jolies choses. Son chapeau d'un côté, sa canne de l'autre, avaient suivi aussi lestement des chemins différents.

Penché sur la poitrine de la chanteuse, il écoutait attentivement. Le froufrou des dentelles froissées l'irritant, il arracha à pleines mains les fines Malines et les guipures de Bruges, vieilles de plus d'un siècle et fragiles comme le mince réseau des toiles d'araignées ; il écarta le peignoir soyeux, la guimpe de batiste légère, et sur la chair d'une blancheur et d'un froid de marbre, il appuya fortement sa grosse tête aux cheveux rudes, coupés en brosse.

L'habilleuse, pâle et saisie retenait son souffle et n'osait remuer le bout du doigt, peureuse de troubler ce silence si grave et si solennel.

Enfin le médecin releva la tête et épongea son front où des gouttes de sueur perlaient.

— Est-ce que... elle est... morte ? hasarda la femme d'une voix indistincte.

— Non, mais... Morbleu ! voyez donc ce que fait l'autre, et pressez-la d'arriver au lieu de me poser des questions saugrenues.

Pas commode, le docteur Kremer, un vieil Alsacien, têtue et bougon, très aimé cependant de tout le personnel du théâtre auquel il avait donné maintes preuves de la bonté cachée sous son apparente brusquerie.

Sans répliquer, l'habilleuse sortit de la loge, et, avisant Bressier dont la tête émergeait des profondeurs de l'escalier, lui fit, avec de grands bras, signe de se hâter.

Bressier tenait en mains une trousse en maroquin noir qu'elle remit au docteur.

Celui-ci en tira prestement une seringue de Pravaz, un flacon minuscule, et glissant sous la peau fine, nacrée, insensible de Clary Nicholson, l'extrémité de l'instrument aussi aigüe que la pointe d'une aiguille, il lui fit plusieurs injections du liquide incolore contenu dans la petite fiole.

Puis, de nouveau il se pencha, l'oreille sur le cœur de l'actrice, écoutant avidement.

Une sorte de grognement de satisfaction lui échappa. La Nicholson revenait à la vie lente-ment.

Un faible tressaillement agita d'abord ses doigts blancs et minces, puis sa poitrine se souleva, ses paupières battirent, ses lèvres eurent un frémissement.

Le docteur, tout en la regardant de côté, se mit à ranger sa trousse, à serrer ses fragiles instruments.

Le directeur du théâtre, Vittorio Moretti accourait à ce moment, très inquiet. Le bruit de l'accident venait d'arriver à lui et il se précipitait pour chercher des nouvelles de son étoile.

L'étoile sourit faiblement et voulut tendre sa main, mais elle n'avait encore ni la force de la soulever, ni celle d'articuler une parole.

Ses yeux, extraordinairement dilatés, disaient assez, par leur expression angoissée, l'effroi qu'elle ressentait d'une telle faiblesse, d'une impuissance si complète et si persistante.

Sur une crédence, un carafon de vieux vin de Roussillon, quelques biscuits vanillés, attendaient chaque soir l'artiste.

Le docteur versa dans un verre quelques gouttes du liquide cordial, rutilant comme un rubis, et les fit glisser une à une, avec des précautions infinies, entre les dents encore serrées de la Nicholson.

La chaude liqueur acheva de la réconforter. Elle put parler, se soulever, expliquer son étrange malaise...

Cela l'avait prise tout d'un coup, sur la scène, au moment où éclataient les applaudissements. Impossible de réagir, à peine avait-elle pu s'enfuir, avec une peur affreuse de tomber en route. Elle n'y voyait plus et il lui semblait à chaque pas qu'elle allait s'engloutir dans un gouffre ouvert devant elle. A ses oreilles bruissait un murmure de vagues d'océan ; elle croyait sentir noyer au-dessus de sa tête tout un vol de lourds oiseaux et leurs frôlements d'aile passer sur son visage.

— C'est nerveux, tout cela, n'est-ce pas, docteur ?

Le docteur hochait la tête dans un geste qui, à la rigueur, pouvait passer pour un assentiment.

La voix de la Nicholson était encore très changée. Elle parlait vite, d'un accent heurté, avec des intonations tantôt voilées, tantôt éclatantes ; une sorte de fièvre la surexcitait.

— Ne causez plus, vous vous fatiguez, intervint le docteur avec une douceur inaccoutumée. Très ébranlée encore, vous avez besoin de repos, de votre lit au plus vite. Faites demander votre voiture, je vais vous reconduire.

L'habilleuse courut réveiller le cocher de la



diva qui, las de l'attente, s'était endormi sur son siège.

Bressier, durant ce temps, enveloppa sa maîtresse de châles et de capelines, la roula pour ainsi dire, dans sa grande pelisse de brocart blanc ouatée de cygne, puis, à demi portée par elle, soutenue par le docteur Kremer, Clary Nicholson gagna son coupé.

Tandis que les deux femmes l'y installaient douillettement sur les moelleux coussins, le directeur serra expressivement la main du médecin.

— Est-ce grave? Êtes-vous inquiet?... demanda-t-il très bas.

Le docteur tourna vers lui son visage bourru.

— On ne joue pas toujours impunément de ça, fit-il en posant sa large main sur son cœur. Ce n'est pas la première actrice que le théâtre tue... Malibran est morte d'avoir vécu ses rôles, et Nicholson...

Il n'acheva pas. La cantatrice lui faisait, de la main, signe de monter près d'elle.

Bressier était déjà assise sur le strapontin. Kremer franchit le marchepied, la portière claqua, et l'impresario soucieux monta à son tour dans sa voiture qui l'attendait.

— Diable! diable! pensait-il très perplexe. Difficile à remplacer, la Nicholson. Où trouver une Juliette, une Ophélie qui lui soient comparables? Et Saint-X\*\*\*, notre grand compositeur, qui ne veut qu'elle pour sa Béatrice Cenci!... Diable! diable!

## II

Le lendemain, vers quatre heures, Clary Nicholson, à demi étendue sur la chaise-longue de son boudoir, attendait la visite du docteur Kremer.

Un peu pâle, un peu lasse, elle ne gardait du terrible malaise de la nuit que cette langueur assez douce, en somme, qui la tenait comme engourdie, en une sorte de rêve.

Le plafond lambrissé d'un gris terne à filets roses et or de tons adoucis, lui apparaissait vaguement, loin d'elle, comme ouaté de nuages pareils à ceux qui montent dans l'air, en la tiède transparence des soirs d'été.

Loin d'elle aussi, comme si les limites de l'étroit boudoir eussent été indéfiniment reculées, son magnifique Erard se dressait, sorte de fantôme drapé de peluche pourpre aux reflets sanglants, laissant apercevoir sous la frange à boules passequillées d'or les touches noires et blanches de son clavier découvert.

Que de fois, blasée d'admiration, saturée jusqu'au dégoût de regards et de paroles enthousiastes, elle s'était, des jours entiers, renfermée dans ce boudoir, Bressier en défendant l'approche avec la férocité d'un Cerbère, et là, les

maines abandonnées sur le clavier d'ivoire elle avait, s'accompagnant, épuisé pour elle seule les trésors de son répertoire.

Car elle en était folle de sa musique italienne et de cette langue harmonieuse, molle, berçante en même temps que passionnée, qu'elle avait apprise si vite, comme en se jouant, et qui semblait si bien faite pour sa voix merveilleuse, pour les sentiments tumultueux frémissant dans son âme.

Elle s'écoutait, surprise, croyant entendre une autre. Elle que rongait incurablement le suprême ennui d'une éternelle solitude au milieu d'un monde animé jusqu'au vertige, et dont le cœur se brisait de n'être adorée que des foules, elle chantait l'idéale tendresse de Juliette...

Quelle folie! Riant d'un rire nerveux, se moquant d'elle-même et, de ses doigts subitement enfiévrés, frappant avec furia les touches qu'effleurait tout à l'heure sa main caressante, la Nicholson entonnait d'une voix éclatante le Brindisi de *Lucrece Borgia*...

Comme elle avait eu mal, hier, dans la poitrine! Est-ce que l'affreuse crise reviendrait encore, ou n'était-ce qu'un unique coup de foudre dans un ciel bleu, qui l'avait surprise, effrayée, puis qui était passé sans retour?

Clary avait hâte d'être fixée sur ce point par le docteur Kremer. Au fait, que faisait-il donc cet insupportable Kremer? Il avait dit:

— Je viendrai demain à quatre heures.

Le mignon cartel Louis XV, où des Amours rieurs et mutins se disputaient autour du cadran d'émail, marquait quatre heures vingt et rien ne troublait le silence du vestibule où Bressier guettait, attentive.

Impatiente, la Nicholson se leva. Raffermissant son pas encore chancelant, elle traversa le boudoir, marchant vers le piano sur lequel traînaient des partitions ouvertes.

Sans choisir, elle prit au hasard, dans le tas, et bientôt le rêve ouvrit toutes grandes ses ailes. Clary Nicholson ne se sentait plus sur la terre.

Le claquement brutal d'une porte, un gros juron colère l'y rappelèrent subitement.

Le docteur Kremer était devant elle, le front plissé, le regard fâché, ses gros sourcils gris hérissés, ainsi que la moustache d'un chat irrité.

— Êtes-vous donc folle! gronda-t-il en entrant.

Cette mine furieuse et comique provoqua chez l'actrice un irrésistible accès de gaieté.

Le rire, un rire perlé, musical, s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes en intarissables cascades.

Clary, renversée dans un fauteuil, secouée de soubresauts nerveux, tenait sa taille serrée entre ses deux mains fines, et ce rire fou mouillait de larmes ses paupières.



Le courroux du vieux médecin se tourna en effroi.

— Pour Dieu ! Pour l'amour de Dieu ! ne riez pas ainsi ! articula-t-il d'un ton si bref et si rude que l'éclat de rire de la Nicholson en fut coupé net.

— Pourquoi donc ? Je ne puis plus rire, maintenant ? interrogea-t-elle avec une angoisse secrète, tremblant au fond de son accent surpris. Suis-je donc malade, bien malade ?

— Mais non, mais non, ma chère enfant, assura vivement le docteur, vous n'avez rien, absolument rien. — Quelle idée ! un peu de fatigue seulement... et besoin de repos, de ménagements. Au lieu de rester bien tranquille, étendue, inoccupée, paresseuse, à vous remettre d'une... hum !... d'une petite secousse, vous voilà, chantant à plein gosier, au risque... Vous savez bien que rien n'abîme la voix comme d'en abuser au moment précis où il faudrait la reposer. Et puis, il ne faut pas rire si fort... cela ébranle... le système nerveux.

— Le mien est-il donc si déséquilibré ?

— C'est le mal à la mode... dans la jeunesse s'entend, car pour nous autres, vieilles carcasses !... Je ne soigne plus que des névrosés, et vous-même...

— Que me racontez-vous là docteur ? De ma vie, pourtant agitée, je n'ai eu la moindre attaque de nerfs.

Kremer fit encore entendre quelques hum ! hum ! inintelligibles, puis, brusquement :

— Savez-vous ce que je viens vous ordonner ?

— Oh ! oh ! quel gros mot.

— Oui, vous ordonner... conseiller n'est pas assez fort. Vous tenez à votre vie... — il rattrapa le mot à la volée — à votre voix, veux-je dire... Si vous voulez la sauvegarder, il faut quitter... pendant un peu de temps, Paris, le théâtre pour...

— Pour ?...

— La campagne, la vraie, la paisible, la déserte campagne.

— Au fait, ça doit être drôle...

— Alors vous voulez bien ?...

— Puisqu'il le faut ! Mais c'est Moretti qui va être furieux !... Pas coulant pour les dédits, Vittorio Moretti.

— Je lui ai parlé. Il ne soulèvera pas de difficultés.

— Ah ! bah ! Mais vous êtes donc un enchanteur, un homme fantastique !...

— Merlin en personne. Maintenant, laissez-moi vous dénicher... un nid.

### III

A vrai dire, le docteur Kremer n'eut pas la peine de le chercher longtemps.

Moins d'un mois auparavant, il avait reçu la

visite d'un de ses anciens élèves — un de ses enfants, comme il disait — un piocheur, un studieux qui, après des études médicales très brillamment terminées était retourné s'ensevelir dans un bourg perdu de la Haute-Loire d'où il était natif, et auquel les instances réitérées de son vieux professeur, les offres les plus séduisantes, n'avaient jamais pu l'arracher.

Ravi de revoir son disciple préféré, le père Kremer s'était mis en quatre pour lui faire fête.

Dîners réunissant les anciens camarades du jeune homme, promenades dans la capitale et aux environs, visite à l'hôpital où le souvenir de l'interne était demeuré très sympathique, journées passées à l'Exposition alors dans toute sa vogue, rien ne fut négligé. Pouvait-on oublier le nouvel Opéra italien, l'attraction du Tout-Paris *select*, où la Nicholson faisait florès ?

Là, quelle surprise !... Henri Monteil n'avait-il pas reconnu dans la diva, dans l'idole universellement encensée, acclamée, une enfant de son village, la compagne de ses jeux de gamin, l'amie envolée des beaux jours de sa prime jeunesse !

Dans le premier émoi d'une telle découverte, la confidence s'épancha tout entière du cœur du jeune homme dans celui de son vieil ami.

Henri dit tout : et la camaraderie joyeuse de leur libre enfance de paysans s'ébattant en pleins bois, pleins champs, plein air ; et la coquetterie naïve et fine de la fillette si adorablement jolie, si précocement intelligente ; tout... jusqu'à ce souvenir indéracinable, cette admiration idéale et entêtée du collégien pour la première vision féminine entrevue, qui étaient demeurés en lui.

Le lendemain, Monteil repartait pour le Velay sans que le docteur eut songé à donner suite à cette étrange confidence — Bientôt même le père Kremer, repris par son tourbillon d'affaires, ses consultations, ses visites, n'y pensa plus du tout. Il y a tant de choses bizarres dans la vie, et « il en avait déjà tant vu » le vieux praticien, qu'un petit roman de plus ou de moins n'attardait guère son attention.

Mais tout cela lui était revenu en mémoire brusquement, au moment où il avait été appelé à soigner la Nicholson dans son affreuse crise.

Exquisement tendre sous son écorce rugueuse, le bonhomme n'avait pu voir, sans un serrement de cœur, en quel isolement, — surtout moral, — avait failli mourir la cantatrice, dont la beauté blonde et mélancolique dégageait un charme si touchant.

Une fois déjà l'oiseau sombre l'avait effleurée de son aile noire... un autre soir, comme celui-là, en finissant de chanter, elle tomberait, ou sur la scène devant la foule, ou dans les coulisses au milieu des comparses, ou dans sa loge entre deux mercenaires, et on la relèverait



morte... morte *seule*, sans la consolation d'un sourire ami, ou d'une larme pieuse, ou d'une pression de main dévouée sur sa main froide et livide...

Une pitié profonde avait envahi l'âme du docteur entraîné, dès le premier instant, par le courant sympathique qui, invinciblement, attirait vers l'étrange et charmante créature ; et sa première pensée avait été d'arracher Clary à l'agitation fébrile de cette vie théâtrale qui la tuait, dont le vide, — sans qu'elle en eût conscience, — atrophiait son cœur.

Ce qu'il lui fallait, c'était l'air pur des champs, la nature ensoleillée, la quiétude des bois remplis d'ombre et de silence, avec la douce lumière verte tamisée par le rideau mouvant des feuilles d'arbres... c'eût été aussi la bienfaisante et douce influence d'une chaude affection...

Et soudain, avec l'acuité d'une flèche, le souvenir d'Henri Monteil et de ses confidences vint s'implanter dans son esprit.

Écrire au jeune homme, lui demander pour M<sup>me</sup> Nicholson, atteinte d'une grave affection cardiaque, une retraite paisible, saine, bien aérée, au pays natal, recommander la malade à ses soins dévoués, lui confier que tout ceci se faisait en dehors d'elle qui, sans nul doute, avait oublié jusqu'au nom de son village, ce fut l'affaire d'une lettre de quatre pages à laquelle le télégraphe apporta la plus satisfaisante des réponses.

Et le brave docteur, en installant la chanteuse et sa femme de charge dans un coupé du train éclair P. L. M., se frottait joyeusement les mains.

— Hum ! hum ! disait-il, le bon air, le repos, vont faire des merveilles, ma chère enfant...

Puis il ajouta tout bas en s'en allant :

— Et Henri, donc ! — J'ai oui-dire que l'amour opérait des miracles... Dieu le veuille !

Il est charmant, le *nid* trouvé par le docteur Kremer pour sa *névrosée*.

Dans un village perdu, une maisonnette basse, presque une chaumière, cachée derrière l'ombrage verdoyant de vieux tilleuls en pleine floraison.

Tout autour des contrevents, bien blancs au milieu de la teinte rouge des briques, des convolvulus et des capucines grimpent le long des fils de fer tendus.

Un parterre dessiné à la diable, plein de fleurs poussées pêle-mêle, semées à foison plus par la brise capricieuse que par la main inexpérimentée du rustique jardinier, sépare de la route la petite maison.

C'est là que, pour lire, la Nicholson fait placer par Bressier, tout contre le tronc noueux du plus gros tilleul, sa table d'osier ouvragé et son rocking-chair.

Mais elle ne lit guère. En cette saine atmos-

phère, non pas chargée de parfums capiteux et troublants, mais embaumée par les émanations des fleurs, et ces vagues senteurs qui se dégagent, l'été, des foin coupés, des blés mûrissants, de la terre elle-même quand sèchent les rosées matinales, Clary trouve les journaux ennuyeux et les romans insipides.

Durant des heures, au lieu de tourner les pages du volume oublié sur ses genoux, elle regarde, à la fois distraite et intéressée, les allées et venues des oiseaux partis pour la picorée et revenant vers les petits, alourdis de butin, tenant, au bec, la pitance attendue par les affamés, en leurs serres miniatures le brin de duvet ou de mousse qui va ouater le nid moelleux.

Une abeille qui vole, avec un bourdonnement affairé, et dispute à une autre la goutte sucrée et transparente scintillant au pistil d'une fleur, l'amuse.

La corolle, blanche ou rosée, à peine entr'ouverte hier, toute plissée comme le satin d'un éventail, ce matin épanouie et ce soir effeuillée, l'attriste à pleurer, mais ces pleurs mystérieux sont doux à son âme.

Car c'est l'âme de Clary Nicholson qui s'éveille. Elle a oublié piano, théâtres, partitions, succès... Ce n'est plus une actrice, c'est une femme.

Tous les jours, le médecin du bourg vient la voir. C'est un enfant du village qui fut, à Paris, l'élève du bonhomme Kremer, un tout jeune docteur sérieux, au regard intelligent et profond, très grave, avec des timidités naïves d'enfant ou de savant.

Clary s'est faite très vite à cette visite quotidienne à laquelle il lui semble être habituée de longue date.

Lui, ausculte consciencieusement sa cliente, tâte sur le poignet gracieux le battement de l'artère, ordonne toujours du calme, du repos de corps et d'esprit, quelques granules de digitale ; puis, après quelques mots d'une amabilité banale dits d'une voix hâtive, en rougissant légèrement, il s'en va par la route qui l'a amené, et la Nicholson le suit des yeux.

La maison de la chanteuse est la dernière de l'unique *rue* du village : un beau chemin large, bordé de deux bandes vertes de gazon ras, et montant tout droit jusqu'à l'église qui, en haut de la côte, dresse son clocher grêle, fait d'une aérienne dentelle de pierre.

Cette rue, ces maisons irrégulières aux toits plats ou aux pignons pointus où le chaume, l'ardoise et la brique se coudoient fraternellement, cette église à la flèche hardie, le presbytère dont les murs chargés de glycine apparaissent au bout de la montée, ont pour la Nicholson quelque chose de *déjà vu*, mais si vaguement, dans un lointain si embrumé, qu'elle pense l'avoir rêvé une nuit, il y a bien longtemps.



Et sa rêverie, par une pente naturelle, revient du paysage vers le jeune docteur timide, silencieux, au sourire naïf de fillette, au regard pénétrant de penseur...

Bressier l'appelle pour dîner. La fraîcheur vient avec une petite brise qui roule en tourbillon léger la poussière sur la route, courbe l'herbe, fait frissonner les feuilles et voler le pollen embaumé des tilleuls.

La journée de la Nicholson est finie. Elle est heureuse de penser qu'une pareille recommencera demain.

## IV

Quel joyeux carillon arrive à ses oreilles étonnées ? Elle vient de s'éveiller, Bressier lui tend un peignoir de soie écrue à fleurettes rouges dont la fraise de dentelle engonce si joliment la nuque où frissonnent quelques boucles folles de sa chevelure dorée.

Clary passe vite ses bras dans les manches flottantes ; ses petits pieds frémissent impatients dans la laine bouclée du tapis. En un clin d'œil elle est vêtue, chaussée et court à la claire-voie qui défend l'abord de son petit enclos.

Elle s'y rencontre nez à nez avec celui que dans ses conversations familières avec Bressier, elle appelle son *petit docteur*.

— Madame... mille pardons !...

— Mille pardons, Monsieur, d'apparaître en ce négligé, mais ce n'est pas votre heure habituelle.

— C'est que... cette après-midi je ne serai point libre. C'est aujourd'hui la fête du Saint-Sacrement... la Fête-Dieu... il y a la procession.

— La... ah ! vraiment, la... Vous y allez, docteur ?...

Le docteur rougit, plus que jamais il n'a rougi. Néanmoins, c'est d'un accent très ferme qu'il répond :

— Oui, Madame.

Et comme la Nicholson n'ajoute rien, parce qu'elle lutte contre une terrible envie de rire, il reprend hâtivement :

— Voulez-vous me permettre d'entrer pour vous ausculter ?

Sans pouvoir encore parler... de peur de laisser éclater sa moqueuse gaieté, la jeune femme le précède dans la petite pièce que Bressier s'obstine à nommer pompeusement le salon.

Le médecin étudie plus longuement que de coutume les mouvements du cœur de Clary. Il fronce les sourcils et retient sa respiration. Bressier, qui l'examine à la dérobée, croit même remarquer qu'il a pâli.

Il se redresse lentement.

— Madame, dit-il, et sa voix n'a plus le timbre assuré de tout à l'heure. Je voudrais que vous

prissiez aujourd'hui plus de repos que de coutume. N'avez-vous éprouvé aucune émotion, aucune secousse ?

— Moi ? Rien du tout. La surprise de votre arrivée inattendue peut-être ?... Cependant, non. J'ai été étonnée, voilà tout.

Elle pense, sans oser l'avouer, à cette envie folle de rire qu'elle vient de comprimer, non sans peine ; était-elle donc si fragile que si peu de chose fût capable de l'ébranler ?

— Enfin, Madame, recommande encore le jeune homme depuis le seuil de la porte, pas d'agitation, je vous en supplie, un exercice très modéré, des repas légers... Je reviendrai ce soir, avant la nuit.

Clary rentra, songeuse, à demi effrayée, la poitrine quelque peu oppressée. Elle échangea son peignoir contre une toilette plus apprêtée, mais une fois habillée, elle ne sortit pas.

Un grand fauteuil Voltaire, le seul siège confortable de sa chambre, s'adossait à la cheminée. La Nicholson s'y jeta puis, ennuyée, l'esprit inquiet, le corps las, s'y engourdit dans une sorte de demi-sommeil.

Bressier, lui voyant les yeux clos, la crut endormie, et faisant son pas discret, tira doucement les contrevents et sortit sans bruit.

Clary ne dormait pas.

Par une étrange obsession de pensée, ses yeux fermés suivaient, de chez elle à l'église, la montée devenue soudain si familière, qu'elle s'en représentait les moindres détails.

A cent pas environ, sur la gauche, il y avait une citerne creusée dans un seul bloc de rochers ; on y descendait par une pente glissante, toujours boueuse, et l'eau qui suintait en larmes pressées, limpides comme des diamants, le long de la pierre verdâtre, entre les lichens, les fougères et les mousses, demeurait glacée, même durant les jours brûlants de l'été.

Clary avait puisé, dans le creux de sa main, de l'eau de cette citerne, elle y avait trempé ses lèvres ; à ce souvenir, lui revenait jusqu'à la sensation de cette fraîcheur glaciale. Cela, l'avait-elle rêvé aussi ?

Elle revit encore — nouveau rayon lumineux dans l'obscur du passé — un grand pommier chargé de fruits, les branches lourdes, pendantes, traînant dans l'herbe, là-haut, tout au fond du verger du presbytère ; et, près de ce pommier, un garçonnet caché derrière le treillis des feuilles qui jetait les pommes rouges dans son tablier tendu.

Étrange illusion ! Le visage imberbe de ce gamin, c'était celui de son *petit docteur* ; c'étaient ces mêmes yeux d'un bleu insondable comme les flots de la mer, le même sourire indécis, timide autant que celui d'une fillette.

Non, non, Clary Nicholson ne se trompait pas. Elle avait déjà vu tout ce qu'elle revoyait dans



ce village, et maintenant, elle se rappelait aussi que ce compagnon de ses jeux l'appelait Claire... Elle répondait : Henri.

Ce nom de Nicholson n'était pas le sien. Son premier impresario l'en avait affublée parce qu'elle était blonde comme une Scandinave et jouait à ravir les Ophélie. Elle avait, du même coup, donné une consonnance étrangère à son joli prénom. Cela fait bien sur les grandes affiches jaunes et rouges.

Mais son nom, son vrai nom — il ne lui avait guère servi, par exemple, ce nom plébéien, et elle l'avait abandonné depuis si longtemps, qu'il lui fallut un effort de mémoire pour s'en souvenir — c'était Claire Bartroy; et son père, qu'elle se rappelait moins encore, un rude travailleur de terre.

Quel singulier caprice de la destinée la ramenait au village où elle était née, où s'étaient écoulées les paisibles années de son obscure enfance d'orpheline ?

Et cette maison où elle se trouvait, malgré le parterre tracé à la place de la petite cour sablée sous les gros tilleuls, malgré les papiers neufs dont on avait tendu les murs, et les stores de guipure qui drapaient les fenêtres à petits carreaux, elle la reconnaissait, la vieille maison de la vieille institutrice, Céleste Monteil, la tante d'Henri, qui avait recueilli Claire, après la mort du père Bartroy, et l'avait élevée jusqu'à sa première communion.

Sa première communion !... Un jour comme aujourd'hui, où le soleil de juin irradiait le firmament aussi bleu que le manteau de la Vierge... que c'était loin !... Vingt-deux ans avaient coulé depuis... Vingt-deux ans durant lesquels Clary avait vécu dans une indifférence, un oubli complets de toute religion.

D'abord, placée dans un atelier de Lyon, la petite étourdie dont le gosier d'alouette émerveillait ses compagnes, s'était laissée entraîner au tourbillon des bals... Une ou deux soirées au théâtre l'avaient enivrée.

Les lendemains, elle chantait tous les airs de la diva et, un beau jour, entendue par un directeur de café-concert, tentée par l'appât d'un superbe engagement, elle avait suivi la troupe.

Fine et délicate par instinct, malgré la vulgarité de son origine, intelligente et belle, passionnée d'art et de musique, il ne lui fallut pas dix ans pour devenir la Nicholson, l'étoile qui éclipsait toutes les autres, et que les plus grands théâtres du monde se disputaient jalousement.

Claire avait marché vers la fenêtre... Ses yeux distraits regardaient au loin dans le ciel le fier clocher dont toutes les voix chantaient, tandis qu'elle remuait en son âme un monde de souvenirs. A la pensée de sa gloire d'artiste, cette gloire acquise par elle seule et dont elle s'était,

maintes fois, enorgueillie, elle ressentit une sorte de honte amère, et voilant son visage de ses deux mains tremblantes :

— Quelle chute ! murmura-t-elle tout bas.

Elle eût donné toute sa vie brillante d'actrice adulée pour revivre les fugitives années de son heureuse, de sa pure enfance.

Son cœur battait à coups tumultueux et, à ses joues pâles montait, aux pommettes, une teinte vive d'incarnat.

Bressier qui entraînait joignit les mains, ravie.

— A la bonne heure ! fit-elle. Voilà une belle mine ! Si vous voyiez comme vous êtes rose !

Puis vivement :

— Vous ne sortez donc pas ? Il fait très bon sous les tilleuls, et c'est très joli, cette fête de village qui se prépare. Allons, venez, cela vous amusera.

Clary la suivit et s'accouda nonchalamment près d'elle à la claire-voie.

Une agitation inaccoutumée emplissait le silencieux, le tranquille village. Au milieu de la route, du haut en bas de la côte, des femmes, leurs cotillons des grands jours retroussés sur les hanches, allaient et venaient, semant sur le sol, à pleines mains, une odorante jonchée.

Devant chaque maison, grimpées sur des échelles, les hommes, rouges, suants, affairés, de leurs mains calleuses et maladroites épinglaient sur les cordes tendues les draps de grosse toile blanche, fleurant l'iris de la dernière lessive.

Quelques jeunes filles décoraient cette primitive draperie de bouquets de fleurs, de croix de lierre ou de mousse. De temps à autre, un coin de drap se soulevait, découvrant une étroite ouverture par laquelle se glissait svelte et rapide une communiant de l'année, une fillette vêtue de blanc, le front ceint d'une couronne de roses blanches, qui se dirigeait vers l'église.

La Nicholson aperçut le docteur qui venait vers elle, suivi d'un robuste gars portant une échelle, et d'une vieille femme qui pliait sous le poids de cinq ou six draps soigneusement étirés et pliés.

La teinte rose des joues de la jeune femme s'accentua. Elle ouvrit les lèvres et fit quelques pas précipités, mais une réflexion subite la retint silencieuse et l'arrêta.

Le docteur franchit le seuil de l'enclos.

— Madame, dit-il, j'ai craint que tous ces préparatifs de la décoration des murs ne fussent pour vous une préoccupation, un ennui. Voulez-vous me permettre d'y pourvoir ?

— Monsieur !... commença Clary avec hauteur.

— Ne me croyez pas indiscret, madame, interrompit doucement le jeune homme. J'ai quelques droits sur la maisonnette, jadis propriété d'une de mes tantes qui m'éleva. Vous ignorez



peut-être encore que vous êtes ma locataire. C'est le bon docteur Kremer qui a tout arrangé. Il voulait pour vous une maison saine, tranquille, à proximité de mes soins... J'ai cru pouvoir lui offrir celle-ci.

— Monsieur, reprit Clary, les yeux baissés, je ne voudrais pas vous fâcher, mais... je tiendrais à faire disposer moi-même les tentures. Ayez la bonté de me laisser vos ouvriers. Oh ! ne craignez pas que je me fatigue... je suis très bien .. et je ne ferai que conseiller.

Le docteur sourit, acquiesça du geste et tourna les talons tandis que Clary revenait vers Bressier.

— Où as-tu fait mettre mes malles ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Au grenier... dans un grenier très encombré, ma foi ! Pourquoi ça ?

— Donne-moi les clefs.

Bressier tendit le trousseau en ouvrant de grands yeux, mais elle n'eut pas le loisir de poser une question.

La jeune femme, poussant une porte au fond du corridor, grimpait déjà le raide escalier qui menait sous les toits.

Elle le reconnaissait aussi ce grenier, avec sa charpente grossière, laissant voir, sous le rideau poussiéreux des toiles d'araignées, les ardoises de la toiture.

Rien n'y avait été dérangé, et même on y avait monté un vieux bahut de la chambre de M<sup>lle</sup> Monteil devenu tout à fait branlant, hors d'usage.

Clary en tira le battant vermoulu qui s'ouvrit tout grand. Du linge vieux, des vêtements démodés y étaient empilés, rangés avec soin sur les étagères.

Dans un coin, un carton vert, défoncé, bâillait, et, par l'ouverture, passait un coin de mouseline jaunie.

La Nicholson le prit à deux mains avec une étrange et respectueuse émotion, l'ouvrit sur ses genoux et déplia le transparent tissu. De grosses larmes coulaient sur ses joues et roulaient en perles diamantées sur la mouseline dont la fumée et la poussière marquaient chaque pli d'une raie grise.

C'était son voile de première communion.

La couronne qui l'accompagnait, la bonne vieille institutrice l'avait soigneusement enfermée dans la petite malle donnée à l'orpheline au moment de son départ pour Lyon.

Un nuage passa sur la vue de Clary. O pauvre couronne qui, dans l'esprit de sa bienfaitrice, devait garder l'enfant comme une égide, elle l'avait profanée ! Un soir, de ses doigts agiles, elle avait dénoué le fin lacs de laiton qui retenait les fleurs en diadème ; elle en avait emmêlé deux ou trois à ses blonds cheveux, piqué d'au-

tres à son corsage, parmi les ruches de gaze et les nœuds de rubans.

Et, dans la poussière malsaine d'une salle de bal, sous les pieds frémissants des danseurs qui riaient, chantaient fort, scandant la valse de grossières plaisanteries, s'étaient perdues, écrasées, les roses de sa première communion, en même temps que s'effeuillaient, flétries, les roses de son âme.

Bressier, inquiète, montait l'escalier de son pas pesant. Elle se hâtait, essoufflée.

Clary replia le voile, et, par un mouvement instinctif, le cacha sous son fichu de dentelles.

Dans une grande caisse recouverte de moleskine avec les angles nickelés, elle prit trois ou quatre paires de draps en fine batiste ourlés de broderie à jours et festonnés de Valenciennes qu'elle jeta sur les bras de la femme de charge.

— Mais, fit celle-ci surprise, vous choisissez les plus beaux, ceux que vous venez de payer des sommes folles. Ils sont tout neufs.

— C'est pour cela que je les prends, dit gravement Clary.

— Ce paysan, de ses grosses mains, va vous les mettre en pièces.

— Qu'importe ! Allons, ne te fâche pas, vieille grondeuse, c'est pour le bon Dieu.

Si étranges que fussent ces paroles sur les lèvres de l'actrice, elles étonnèrent moins Bressier que son attitude recueillie et sa douceur d'accent. Toutefois elle n'osa rien répliquer et descendit, suivie de la jeune femme qui voulait surveiller les travailleurs.

En dépit de sa promesse au docteur, la Nicholson dut mettre la main à l'œuvre, mais elle ne regretta point sa peine.

La maisonnette, artistement voilée de ses draperies blanches retombant gracieuses, quasi transparentes, parmi les festons du lierre et de la vigne vierge jusqu'aux degrés du perron, ressemblait à un reposoir.

La procession s'avancait, la croix en tête, les bannières déployées, les panaches blancs du dais brodé d'or s'inclinant à peine sous la brise molle et attiédie. Un vague parfum d'encens arrivait à Clary avec celui plus fort, plus pénétrant, des roses effeuillées et de la menthe coupée pour la jonchée.

Des voix grêles d'enfants alternaient avec celles graves et basses des chœurs et du clergé. En deux files, marchant sans bruit sur le gazon ras, venaient les paysannes, les yeux baissés sous la coiffe, les mains croisées sur le chaquet.

Bressier, une vieille Parisienne, captivée par ce spectacle nouveau pour elle, demeurait bouche bée, une main sur ses yeux, pour mieux voir, car le soleil la gênait.

Une idée subite a germé dans le cerveau de Clary. Sans que la femme de charge, absorbée,



ait entendu son pas léger, elle est rentrée, puis ressortie, une écharpe enroulée autour de ses épaules, une petite capote en dentelle d'or posée sur ses cheveux cendrés.

Au lieu de sortir par la claire-voie, elle a suivi la haie qui sépare son jardin du pré voisin, jusqu'à un saut-de-loup, sur lequel on a jeté une planche.

C'est par là qu'elle passe, et marchant vite, à travers champs, elle se dirige tout droit vers le vieux clocher.

## V

La foule pieuse qui a fait cortège à Dieu en sa promenade triomphale, attend maintenant dans l'église sa bénédiction.

Henri Monteil, agenouillé dans le chœur, au banc d'œuvre, tressaille à la fois d'une admiration passionnée et d'une angoisse éperdue.

Une voix merveilleuse emplit l'étroite nef de célestes accents.

La Nicholson chante « pour le bon Dieu », comme jamais elle ne chanta sur la scène.

Toute son âme a passé dans ce chant; c'est un cœur qui palpète, pleure... et se brise.

Et quand il s'éteint dans un dernier sanglot à la fois sublime et déchirant, le docteur, incapable de résister à l'anxiété qui l'opprime — car il a deviné Clary, — se glisse furtivement, le long des murs, jusqu'à la tribune des orgues dont il gravit, en deux bonds, le roide escalier.

Un cri sourd lui échappe. L'actrice est affaissée, comme morte, ployée en deux, les mains pendantes et la tête, — sa fine tête aux cheveux blonds, — couchée sur le clavier de l'harmonium dont les cordes vibrent encore plaintivement.

Le jeune homme, de ses bras robustes, la saisit et l'enlève comme un mince fétu de paille.

Sous le porche, quelques femmes l'entourent, la servante du presbytère parmi elles, parlant toutes à la fois, effrayées et curieuses.

— Ah! la jolie dame! C'est l'étrangère... Qu'est-ce qu'elle a?... Où va-t-on la conduire? Où voulez-vous la porter, Monsieur Henri?

Il ne répond qu'à la dernière question.

— Au plus près, chez M. le curé, dit-il d'une voix un peu haletante. Marchez devant, Solange, vous m'ouvrirez les portes.

Elle est là depuis deux heures, la pauvre Clary, étendue sur un canapé, dans le modeste salon du presbytère.

Des coussins amoncelés soutiennent sa tête pâle; Bressier appelée en hâte, la vieille Solange et le docteur vont et viennent autour d'elle.

Pas un mot ne s'est échappé de ses lèvres décolorées, qu'entr'ouvre à peine un faible souffle, rare et saccadé.

Elle est mortelle, cette angoisse de deux longues heures durant laquelle tous les essais notés ont été inutilement tentés pour rappeler à la vie ce corps jeune et charmant.

Tout d'un coup un frisson le secoue, puis les yeux s'ouvrent et Bressier qui se précipitait joyeuse, recule de deux pas, car il est étrangement troublant ce regard en lequel se concentre, avec une effrayante intensité, toute la vie de ce visage livide de trépassée.

Clary a fait un effort surhumain pour soulever sa main que le docteur prend entre les siennes, ému à ce point que des gouttes de sueur froide perlent à la racine de ses cheveux bruns.

Il se penche vers la mourante, car elle remue les lèvres pour parler.

— Henri, murmure-t-elle.

Et il répond tout bas à son oreille :

— Claire! mon pauvre amour!

Elle se redresse, un instant galvanisée.

— Vous... vous m'aviez reconnue?...

— Dès le premier jour, oui... Les années qui m'ont un peu changé vous ont laissé votre adorable visage d'enfant naïve et pure... Vous vous voilez la face... Je ne sais, je ne veux rien savoir d'un temps qui n'existe pas pour moi. Dans ma souvenance vous êtes restée la petite Claire de mes rêves d'adolescent, et du jour où je vous ai revue, la chaîne que l'absence avait disjointe s'est renouée dans mon cœur.

— Et vous n'avez rien dit!...

— Le pouvais-je tant que vous ne parliez pas? Savais-je si vous étiez libre? Vous paraissiez riche, je suis pauvre... Votre mémoire semblait n'avoir gardé aucune trace du passé... Vous le rappeler brusquement c'eût été peut-être provoquer une émotion, une secousse fatale.

La Nicholson sourit tristement.

— A cette heure il n'y a plus de secousses à craindre, de ménagements à garder. Oh! ne protestez pas! je le sens bien, que je m'en vais. Ne pleurez pas non plus, Henri. Depuis aujourd'hui seulement mes souvenirs se sont réveillés, et, dans cette journée, j'ai vécu vingt ans de bonheur. J'ai retrouvé de vieux, de si vieux amis... mon pays, mon église, mon premier compagnon!... Ecoutez, quand... ce sera fini, vous prendrez dans ma chambre, au chevet de mon lit, un voile de mousseline usé et jauni par le temps... vous le donnerez à Bressier, vous lui direz que je ne veux que lui, — mon voile de première communion, — pour ma dernière parure.

— Claire, balbutia le jeune homme qui se tortait les mains, Claire, restez-moi.

— Vous savez bien que ce n'est pas possible; — elle mit la main sur sa poitrine. — Cette fois, c'est tout à fait brisé, là. Ne le regrettez point. Si j'avais vécu, il m'eût fallu partir, m'éloigner. Moi qui ai oublié, ingrate, mes premiers bien-



fauteurs, je ne suis pas digne de vous, le cœur fidèle depuis l'enfance. Et puis je meurs si heureuse ! Dieu va me pardonner, et, grâce à lui, grâce à vous, j'aurai connu une heure le bonheur du repentir, de la foi... et celui d'une noble et pure tendresse !

## VI

— Ah bah ! vraiment ?... cette pauvre Nicholson ! Mais c'est une catastrophe !...

— Prévue, mon cher, sans que pour cela elle soit moins contrariante. Je savais combien vous la vouliez pour votre Cenci... Le docteur Kremer, qui m'avait d'ailleurs laissé peu d'espoir, ne voulait pas me dire le lieu de sa retraite. Je l'ai cependant découvert. Tout se trouve quand on cherche bien.

— Et ?...

— Et ma foi ! je suis arrivé tout juste pour la trouver morte. Une maladie de cœur... très vite fait... Toujours bien originale, notre étoile. Devinez de quoi elle s'était fait parer pour la tombe ?

— De ses diamants, sans doute... ils sont célestes.

— Ah ! bien oui ! elle les laisse aux pauvres du village où elle est morte. Je vous le donne en cent, vous ne devinez pas. Elle s'était fait coiffer par Bressier en première communiant, avec un vieux voile de mousseline sur ses admirables cheveux nattés.

Et ce qu'elle était jolie, là-dessous !... Pauvre fille !

Très drôle, n'est-ce pas ?

Baronne S. DE BOUARD.

### FIN

## A QUOI PUIS-JE ÊTRE UTILE ?

*A qui puis-je être utile aujourd'hui ?*

*Voilà chaque matin ce qu'on devrait se dire,*

*Et le soir, quand des cieus la clarté se retire,*

*Heureux à qui son cœur tout bas a répondu :*

*Ce jour qui va finir je ne l'ai pas perdu,*

*Grâce à mes soins, j'ai vu sur une face humaine*

*La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine.*

ANDRIEUX.

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

FONTAINEBLEAU EN SEPTEMBRE 1807

Il passa par la tête de l'empereur de vouloir que les femmes eussent un costume de chasse. L'impératrice s'y prêta volontiers. Le fameux marchand de modes, Leroi, fut appelé au conseil ; on déterminait un costume très brillant. Chaque princesse avait une couleur différente pour elle et sa maison. Le costume de l'impératrice était en velours amarante brodé en or, avec toque brodée d'or et couronnée de plumes blanches, et toutes les dames du palais furent vêtues de couleur amarante.

La reine de Hollande choisit le bleu et argent. M<sup>me</sup> Murat la couleur de rose et argent aussi ; la princesse de Borghèse le lilas de même brodé en argent. C'était toujours une sorte de tunique ou redingote en velours, courte, sur une robe en satin blanc brodée ; des bottines de velours pareilles à la tunique, ainsi que la toque ; une écharpe blanche.

L'empereur et tous les hommes portaient un habit vert galonné or et argent.

Ces brillants costumes, portés soit à cheval, soit en calèche et toujours en cortège très nombreux, faisaient, au travers de la belle forêt de Fontainebleau, un effet charmant.

(M<sup>me</sup> DE RÉMUSAT.)



# REVUE MUSICALE

Le docteur Hiver. — Théâtres lyriques et nouvelles scènes. — Nouveautés de choix.



C'est pas en politique seulement que depuis quelque temps la démence est à l'ordre du jour. L'automne a pris la place de l'été parce que ce dernier avait été trop pressé de chasser le printemps. Espérons que le docteur Hiver se chargera de rétablir l'équilibre dans les saisons bouleversées, le calme dans les éléments en démence, en ne hâtant pas trop sa marche vers nos contrées déjà si éprouvées. Au lieu de l'abondance qui suit les années clémentes, la misère s'installera dans bien des foyers. Elle pèserait moins lourdement si le froid, rompant aussi la tradition, s'entendait avec le soleil pour nous réserver quelque salubre compensation.

A peine si dans le monde ailé les mères ont pu élever la chère nichée que déjà commence la guerre de l'homme. Des chasseurs sillonnent la plaine en tous sens. Les chiens dociles, sèment la terreur dans les rares familles d'oiselets qui ont été préservées des ouragans et des cataractes célestes. Il n'en restera pas pour la graine!

Aussi, ce n'est pas sans un réel soulagement que les âmes sensibles voient la grande cité parisienne se parer de ses séductions pour y attirer tous les coureurs de bruyères. Afin de se livrer à leur carnage favori, ces messieurs retiennent leurs élégantes familles dans les châteaux et les villas. Mais déjà les casinos sont déserts, les artistes, depuis près d'un mois sont à leur poste, sauf quelques retardataires. Ce n'est encore que la préparation des hautes luttes. Cependant, la période des projets est terminée et en voie d'exécution.

La saison musicale s'annonce particulièrement intéressante, si rien ne vient déranger les pronostics que l'on peut risquer. D'abord la création de nouvelles scènes lyriques depuis longtemps annoncées, entraînera, il faut l'espérer, celle de nouveaux ouvrages, dont les auteurs, bercés de promesses sans lendemain, attendent l'exécution.

A l'Opéra, les difficultés soulevées par la réfection des décors entre le ministère des Beaux-Arts et la Direction, ne permettent pas de prévoir ce qui sortira de cette situation. Cependant, MM. Ritt et Gailhard ont assuré que si les

choses s'arrangent à leur gré, ils sont prêts à commencer les études de *Salammbô*. On dit même qu'elles le sont déjà et qu'ils ne négligeront rien pour faire une merveille de l'œuvre de M. Reyher, au point de vue du luxe, des décors, des costumes et de la mise en scène. Aucune recherche ne sera négligée pour la reconstitution de l'antique Carthage, du moins d'après G. Flaubert.

Aussitôt la reprise de *Sigurd*, par M<sup>me</sup> Rose Caron, on montera *Salammbô*, dont les rôles sont distribués ainsi qu'il suit :

Salammbô. . . . .	M <sup>me</sup> Rose Caron.
Matho. . . . .	MM. Duc.
Amilcar. . . . .	Lassalle.
Le grand-prêtre de Tanit. . . . .	Vergnet.
Nar' Havas . . . . .	Delmas.
Spendius . . . . .	Melchisedec.

Quant à l'ouvrage nouveau de M. Massenet, *Le Mage*, il est fort à craindre que l'oiseau rare qu'on nomme un contralto et que le compositeur n'a pas encore pu prendre dans ses filets, n'en cause indéfiniment le retard. Il a profité des loisirs que lui laisse cette regrettable reculade pour mettre la dernière main à la partition de son *Werther*.

M. Lassalle a choisi, pour sa rentrée, sa belle création de Benvenuto Cellini, dans *Ascanio*.

Un début de M<sup>lle</sup> Loventz, dans la reine des *Huguenots*, semble rempli de promesses. Cette cantatrice a eu, l'an dernier, de brillant succès à Marseille, comme chanteuse légère. Ce ne sera que plus tard, et bien reposée des fatigues de ses concours, que M<sup>lle</sup> Bréval, la nouvelle pensionnaire couronnée de l'Opéra fera ses débuts, d'abord dans Rachel, de *la Juive*, et ensuite avec Selika, de *l'Africaine*.

Depuis près d'un mois M. Paravey a ouvert ses portes avec le *Barbier de Séville*, très bien monté et joué par M<sup>me</sup> Landouzy, MM. Delaquerrière, Fugère, Soulacroix et Fournets. Puis sont venus *Mireille*, *la Basoche*, et on attend à la suite *Mignon*, *Carmen*, *le Roi d'Ys*, *le Pré aux Clercs*, etc. Plusieurs débuts auront lieu dans quelques-uns de ces ouvrages, notamment ceux du baryton Renaud et de M<sup>lle</sup> Clarisse Yvel. On s'occupe encore à l'Opéra-Comique des études du *Benvenuto*, de M. E. Diaz, et de la reprise de celles de *Colombine*, petit ouvrage de M. G. Michiels.

M. Jules Danbé, dont l'archet est aussi infatigable que merveilleux, a été rappelé à Paris par cette réouverture. Il a fait ses adieux à la station thermale d'Argelès-de-Bigorre, dont il a fait les délices durant toute la saison. Avant son



départ ses admirateurs et ses amis lui ont offert, au Casino, un punch pendant l'entr'acte de son dernier concert, et M. Armand Sylvestre lui a lu le sonnet humoristique suivant :

Les oiseaux d'Argelès disaient dans les buissons :  
— C'est triste de chanter toujours les mêmes choses !  
Tous ces airs sont usés et l'on dit que les roses  
Elles-mêmes en ont assez de nos chansons.

Vienne un magicien dans l'art divin des sons  
Qui de motifs nouveaux nous révèlent les gloses !  
— Profondément ému de leurs plaintes moroses  
Tu répondis, Danbé, à l'appel des pinsons.

Ton archet triomphant qui fait rêver les merles,  
Secoua dans les airs le flot d'or de ses perles,  
Le rossignol pensa : mes beaux jours sont finis !

Très attentivement la fauvette l'écoute  
Et le printemps qui vient, nous entendrons, sans  
[doute,  
Des nouvelles chansons monter du cœur des nids !

Argelès, 28 août 1890.

ARMAND SYLVESTRE.

N'est-ce pas aussi charmant que flatteur pour le musicien et le poète ?

Au théâtre lyrique de l'Eden, M. Verdhurt se prépare par de nombreux engagements qui ne sont pas sans intérêt : M. F. Boyer, baryton de talent ; M. Imbart de la Tour, premier prix de chant des derniers concours et M. Morlet. M<sup>lle</sup> Bossy, créatrice du rôle de Dalila, à Rouen, et M<sup>lle</sup> Virginie Haussmann qui s'est montrée supérieure dans *Mignon* et *Carmen*, à l'étranger, deviennent aussi pensionnaires de notre troisième théâtre lyrique. M. A. Messenger vient d'être chargé, par M. Verdhurt, d'écrire la musique d'un ballet en deux actes, de M. Catulle Mendès : *Les Formoses*, nom que portent les fées en Roumanie.

Les services de la scène, entièrement constitués, ont pour titulaires comme chefs d'orchestre : M. Gabriel Marie, qui dirigera *Samson et Dalila* ; M. Thibaut, qui s'occupera de *La Jolie fille de Perth*. Puis sont nommés : M. Georges Marty, chef des chœurs ; MM. Lauwers et Valdejo, chefs du chant ; M. G. Bondon, accompagnateur des chœurs ; M. Paul Fauchey, accompagnateur du chant ; M. Théophile maître de ballet ; et M. Baudu, régisseur général.

L'hiver dernier, un jeune chef de fanfare nous disait, d'un ton lugubre et désolé : — L'opérette se meurt et ce sera une grande perte pour nos sociétés dont les membres ne veulent jouer que de la musique chantante que l'on sache dès la première lecture. — Que ce jeune homme de l'art soit heureux : ce n'est pas la mort de l'opérette que nous annoncent la « chute des feuilles » et la « dépouille de nos bois », mais bien la renaissance. M. Desfossez, un Millevoys qui ne s'attarde pas à rimer des soupirs, transforme en théâtre d'opérette, dit-on, la salle du Paradis-Latin, qui prendra, s'il vous plaît, le nom d'Opéra-Bouffe.

Encore un débouché pour nos jeunes auteurs, quoique la pièce d'ouverture : *Les Noces d'Olivette* ne soit pas inédite.

Comme nouveautés du chant, nous avons à signaler deux bien charmantes mélodies de Faure. Son *Hymne aux Astres* est une fort belle page, et *Les Yeux* ne sont pas de ceux qui vous laissent indifférent. — Sur le célèbre *Sonnet d'Arvers*, F. Thomé a écrit une musique pénétrante, l'une de ses plus remarquables inspirations. Il n'a pas été moins heureux dans le poétique *Madrigal*, de M. E. Guinand, dont rien n'égale la grâce. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Pour le piano, nous citerons *Salta-relllo*, de Massenet, une de ses plus endiablées pièces de genre, arrangées à quatre mains par Filliaux-Tiger ; autant de légèreté que d'esprit et d'une assez moyenne force. — A peu près dans le même degré, nous placerons la charmante valse de E. Kohler : *Ouvrons le Bal*, morceau brillant, contenant les plus mélodiques motifs. — Rien n'est plus facile que la gracieuse polka mazurka de J.-D. Barlan, très dansante et sans banalité. — Nous allions oublier, pour le chant, la si jolie mélodie de P. Vidal, *Mon Moulin*, un vrai bijou de sentiment et d'originale simplicité, dont l'accompagnement est écrit avec une légèreté de plume rare. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre. — Nous serons bientôt aux fêtes de Toussaint puis de la Noël. Il n'est donc pas trop tôt pour rappeler à nos jeunes lectrices les remarquables collections de musique religieuse de M<sup>lle</sup> H. Wild, hautement appréciées par nos plus grands artistes. Nous citerons seulement les douze morceaux qui composent le premier recueil intitulé : *A la gloire de tous les saints*, et un deuxième recueil qui offre également une grande variété dans le choix de quinze cantiques tout à fait hors ligne. Il a pour titre : *A la Reine de tous les saints*. Prix net : 2 fr. — Du même auteur, on trouvera encore un *O Salutaris !* deux *Ave Maria* de belle facture, et trois charmants *Noëls*, qui plaisent beaucoup à divers titres. Les deux premiers sont faciles : l'un est un gracieux petit dialogue entre les bergers ; le second, écrit pour trois voix égales, est très mélodique. Pour le troisième, d'un grand caractère, il demande une voix plus étendue et s'adresse surtout aux artistes comme aux amateurs de talent déjà exercé. En même temps, on trouvera un véritable plaisir à connaître les huit petites pièces pour orgue et piano de M<sup>lle</sup> Wild. Elles sont faciles et écrites dans le meilleur style religieux. On sait que cette habile musicienne est l'auteur de cette ravissante mélodie : *Le Vase brisé* qui, de date encore récente, est déjà célèbre autant par la musique que par les beaux vers de Sully-Prudhomme. Editeur : Durand et Schœnewerk, 4, place de la Madeleine.

MARIE LASSAVEUR.



# causerie



E me disais, il y a deux mois, en m'installant à la campagne : « Et maintenant adieu les mondanités ; adieu les racontars de fête, les descriptions de toilette, les souvenirs de fêtes, je ne leur parlerai plus que de fromages à la crème. J'ai déjà commencé en les introduisant dans l'étable de Bibine, personne n'a protesté, ça va bien ! La prochaine fois je leur parlerai de champignons, de cèpes rugueux, de girolles couleur d'or et, tout en songeant ainsi, je ramassais de beaux cryptogames dont je remplissais mon chapeau et mon mouchoir, n'ayant pas pris mon panier.

Mais voilà qu'au bout du pré j'aperçois une casquette lisérée de rouge, une blouse bleue et une sacoche noire... Tout le monde connaît cette silhouette aimée du facteur rural ; je m'avance vivement et je reçois pour ma peine deux lettres : « M<sup>me</sup> de Lamiraudie, *Journal des Demoiselles, rue Vivienne*. » Ah ! ce sont mes lectrices qui me demandent une recette de soupe paysanne ou un patron de houlette, sans doute. Je déchire la première enveloppe : « Madame, vous seriez bien bonne de me fournir quelques renseignements nouveaux sur des figures de cotillon... »

Je m'éroule, ma récolte aussi, et je regarde consternée l'horizon bleu, les chèvres qui brouettent la haie, la vallée, la montagne... Allons, cruelles enfants, puisque vos désirs sont nos lois, fermons les yeux et rappelons-nous ce qui était nouveau à Paris cet hiver, pour en faire du neuf cet été à l'usage de la province.

Voyons, petite enragée, avez-vous essayé d'un cotillon japonais ? J'en ai vu un très réussi chez M<sup>me</sup> Sch..., et je peux vous fournir de mémoire quelques indications que vous complèterez facilement. Et d'abord on avait eu l'ingénieuse idée de décorer les magnifiques salons de la rue Pierre-Charron où nous étions réunis avec le cotillon lui-même. C'était partout des panoplies légères et mobiles, soutenant éventails, écrans, ombrelles, potiches, agrafes japonais. La jeune fille qui conduisait le cotillon et qui avait eu cette idée originale portait une robe de crêpe de Chine rose de Chine, une coiffure à larges coques piquée d'épingles d'or très exacte, et comme signe de sa royauté, sur l'épaule, au lieu du nœud traditionnel, la *kikon* japonaise, le chrysanthème national et sacré, que vous confec-

tionnerez très bien en vous inspirant des grosses pivouines de notre pays. Celui que j'ai vu allait du blanc au rose et reposait sur un feuillage fantaisiste. En fait de figures, outre celle que je vous ai signalée déjà et qui consiste à se faire suivre de danseurs refusés porteurs de lanternes, de parasols et d'éventails, j'en ai retenu une d'un très joli effet. Les danseurs offrent aux jeunes filles des collerettes en papier absolument semblables aux abat-jour chiffonnés si fort à la mode depuis deux ans. On plisse son papier comme vous savez, on pose un ruban à cinq centimètres du bord de façon à obtenir une sorte de petite collerette à col et, en dansant, tout cela se rebrousse et forme une auréole autour du visage. Distribuez-les toutes à la fois, et ayez soin de les faire de teintes très douces ou très foncées ; quelques-unes noires font même très bien sur les robes roses. Les teintes vives écrasent les toilettes. Outre que c'est joli, c'est très amusant à faire.

Maintenant, si vous voulez vexer beaucoup ces messieurs, faites-leur jouer le rôle de bonne d'enfant. Asseyez-vous sur une chaise avec un danseur à droite, un autre à gauche. Ayez sur les genoux un poupon chinois à l'œil perpendiculaire avec un soupçon de queue et le costume de son pays : offrez-le gracieusement à un de vos voisins qui, pendant que vous danserez avec l'autre, sera obligé de vous suivre en dodelinant le petit. Généralement le porteur du poupon fait une tête... et ces demoiselles sont enchantées.

Dans le cotillon dont je vous parle, on avait fait des décorations avec des agrafes en cloisonné que les jeunes filles ont gardées pour leurs manteaux ; il y avait pour les hommes des portecigares en paille de riz, en bronze, des cendriers en porcelaine. Peu à peu on dépouillait le salon de ses panoplies ; à la dernière figure, celle des fleurs, on avait mis les bouquets dans de ravissantes potiches, et soudain des tables en bambous surgirent de tous les côtés ; les danseuses s'assirent, déposèrent leurs fleurs devant elles et déployèrent des serviettes en forme de monstres dont les Chinois ont le monopole.

Tout cela peut être fort luxueux ou très modeste ; il y a un grand choix d'objets à vingt-cinq centimes, d'autres peuvent s'imiter facilement comme certains petits hiboux blancs que j'ai trouvés si intéressants avec leurs yeux en boutons de bottines ; dans les bazars chinois on trouve une quantité de fantaisies amusantes qu'il faudrait un cahier pour décrire convena-



blement. Mais si vous préférez offrir à vos invités des kakemonos de soie, personne ne s'en plaindra.

Quant au montage de ces accessoires, si on trouve que c'est trop compliqué et que les cousins ou les frères dont on dispose ne sont ni assez adroits, ni assez complaisants, on n'a qu'à les grouper dans des plateaux, dans des corbeilles ou autour de cerceaux enrubannés. On arrive à des prodiges avec un peu d'adresse. Je connais une jeune fille qui a fait de ravissants tambourins sur des couvercles de boîtes de conserves dont elle faisait sauter le fond; le papier doré, la peinture et les pompons rendaient les origines du tambourin de basque introuvables.

Voilà que j'ai répondu à la première lettre, lisons la seconde : « Madame, nous aimons tant votre filleule Yvonne, pourquoi ne nous parlez-vous plus d'elle ? » Voici que la réponse vous arrive forcément, car tandis que je lis cette aimable requête, j'aperçois au milieu des hautes herbes un gros coquelicot qui s'avance avec beaucoup de peine et n'est autre que l'ombrelle de la petite Madeleine, la fille aînée d'Yvonne. Elle me fait de grands gestes désolés pour que je vienne la défendre contre les entreprises d'un taon qui la poursuit avec son bourdonnement importun; elle a bien peur et se cache derrière le rempart d'andrinople qui lui donne l'air d'une fleur écarlate.

Elle est arrivée avec père, mère et petit frère depuis quelques heures seulement, et vient me chercher pour me faire voir « les belles affaires que maman a apportées pour la chapelle ». Vite, courons. Et nous voilà faisant de grandes enjambées.

— Est-ce que tu vas me montrer ta chapelle ? me dit la petite tout en se dépêchant.

— Oui, nous irons prier le bon Dieu ensemble.

— Est-ce que M. l'abbé y est ?

— Non, il est à la ville.

— Ah, tant mieux !

— Pourquoi ?

— C'est que je ne veux pas me confesser.

— Tu as donc fait une grosse sottise ?

— Oui, j'ai griffé Joséphine.

Je prends un air très attristé et je réponds :

— Raison de plus pour voir M. l'abbé; mais puisqu'il n'y est pas, nous irons ensemble demander pardon au bon Dieu de ta faute.

— Pourquoi toi, puisque tu n'as griffé personne ?

— Parce que nous sommes frères devant Dieu et qu'il faut s'entraider.

— Alors quand André est sot, il faut que je demande pardon aussi ?

— Certainement.

— Ah !...

Cette conversation théologique rend Madeleine rêveuse; évidemment il se fait un travail dans ce petit cœur tandis que nous nous rapprochons de la maison.

Voici André et sa mère qui m'apportent des fleurs blanches pour l'autel et aussi des broderies de soie épaisse, œuvre d'Yvonne, qui feront une chasuble superbe. Pendant que j'ajuste ces jolies choses, Madeleine s'est mise à genoux et, les yeux levés au ciel, elle arrange ses affaires particulières avec la sainte Vierge. Puis, se rappelant ma leçon, elle va chercher André, le fait mettre à genoux et lui dit à mi-voix : « J'ai griffé Joséphine, demande pardon à Jésus pour moi. »

André, qui est plus large que haut, se tient mal en équilibre sur le prie-Dieu, mais je l'entends dire de son mieux : « *Jusus* pardonnez à Dène, ne griffera plus. » J'embrasse ces deux amours d'enfants et, comme après les épreuves spirituelles Dieu accorde ses délices aux âmes de bonne volonté, nous faisons une visite pleine de douceur à une certaine armoire où le chocolat, les biscuits et les pralines côtoient des seaux minuscules, des poupées et des ballons mis en réserve là à l'intention de mes petits visiteurs.

Quant au père de cette jeune famille, il chasse autour du logis, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous, car nous sommes sur une pente très affectonnée des lièvres. Il y en a un, disent les paysans, qui est sorcier; on le voit tous les ans dégringoler la côte, à six heures, le matin de l'ouverture de la chasse, passer au milieu des chasseurs, recevoir le feu de douze à quinze fusils qui l'attendent, et disparaître jusqu'à l'année suivante. — Le 30 août, j'ai assisté à cette chasse fantastique par hasard, j'ouvrais mon volet pour constater que la pluie tombait à torrents, lorsque je vois dévaler le héros de la légende à vingt pas de notre logis. Comme il courait ! J'ai compté douze coups; il y avait des paysans, il y avait deux châtelains, il y avait des citadins, ils l'ont tous manqué ! Eh, vive la liberté ! Mon lièvre reviendra l'année prochaine et je lui souhaiterai encore la même chance.

Yvonne et Jane tirent aussi de temps à autre leur coup de fusil, mais sans casquettes ni guêtres, en amateur. Quand Jane tue quelque oiseau, ce qui est fréquent, elle lui fait mettre une petite cravate en ficelle pour le distinguer des autres afin de le reconnaître à table; cette tête déplumée avec ce nœud a le plus drôle d'aspect; mais ici, on respecte les fantaisies de chacun et celle-là ne gêne personne, pas même le pauvre qui la supporte.

C'est égal, je suis contente, car malgré le cottillon et malgré les amies d'Yvonne, j'ai un peu parlé des champs, le silence absolu m'eût étouffée.

C. DE LAMIRAUDIE.



## DEVINETTES

## Logogriphe

Il fut le *clou* de l'Exposition.

\*\*\*

C'est trafic et négociation.  
Le chaud soleil active sa croissance.  
Marquons la nôtre en bien dès la naissance.  
C'est une pierre... ou c'est un grand oiseau.  
J'aimerais mieux la flûte de roseau.  
Ce peintre aimé comprenait la nature.  
Elle jaillit de rocheuse ossature.  
Donnez-le bref : on l'exécute mieux.  
L'habit la montre alors qu'il est trop vieux.  
Faire cela prouve que l'on décline.  
J'en commande un pour le portrait d'Aline.  
Mon jardinier la cultive sans frais.  
Notre bateau s'y tint longtemps au frais.  
Cet adjectif convient à plus d'un crime.  
Ce rongeur-là dans les caves s'escrime.  
C'est ce qu'on fait quand on se couche las.  
Je ne puis plus la dilater, hélas !  
Terme usuel de métier, de jeu même.

Ne la perds point dans le péril suprême.  
Ce mot très court est d'un emploi suivi.  
Elle a trois sœurs : sa plus chère est... Calvi.  
De votre sang elle révèle un vice.  
Dans les combats il n'était point novice.  
Elle a couleur d'or fauve et de soleil.  
Parfois il est à son verso pareil.  
On le devient avec beaucoup d'étude.  
Des magistrats il règle l'attitude.  
De sa racine on peut faire un régal.  
C'est l'ancien « oui » du parler provençal.  
Son frère avait le nom et l'héritage.  
Bouchor l'écrit le front dans un nuage.  
Notre recteur le consulte souvent.  
Si je la paye, ah ! c'est en endévant.  
Les troupeaux font celui de la prairie.  
Vieux jeu d'antan — Très sourde sonnerie.  
Ce professeur nous charmait à ses cours.  
Gentil prénon que j'aimerais toujours.  
J'en sais plus d'une en souvenirs féconde...  
Inès lui doit ses succès dans le monde.

## Méli-Mélo

## A R E N A G A M O S T I F

Avec ces lettres composer le mot dont la définition suit :

Ce n'est rien qu'une tromperie,  
Un mensonge assez curieux.  
Pourtant, ma cousine Marie  
A peur... et ferme ses beaux yeux.

## RÉBUS

## EXPLICATION DES DEVINETTES

DE SEPTEMBRE :

SYNONYMES : Appréhension — Crainte  
— Peur — Frayeur — Effroi —  
Terreur — Epouvante.

SYLLABE CACHÉE :

Syllabe : JOU  
Mot : BARBE  
Composé : JOUBARBE

ANAGRAMME : Carme — Larme — Parme.



CHARADE : Jus tine.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE

La bienfaisance à ses usuriers.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Voici que nos modes d'automne apparaissent. Qu'avons-nous, Mesdemoiselles, à vous signaler de tout à fait nouveau ? La moisson est riche et pour nous en convaincre, il suffit d'examiner les figurines de la belle gravure noire de ce numéro, dont les costumes et pardessus ont été pris chez M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, cette couturière dont le goût fait loi dans la mode et qui habille si particulièrement bien les jeunes femmes et les jeunes filles.

Le plat continue à régner en maître ; on cherche bien à le combiner avec quelques molles draperies, mais cela n'empêche pas la ligne droite de dominer encore. Toutefois, nous voyons des paniers drapés sur les hanches, mais sans accompagnement de pans, et la jupe tomber droite dessous. La tournure s'arrondit légèrement ; elle soutient les fronces ou les plis de la jupe, les empêche de plaquer, ce qui serait laid, et de cette façon donne de l'élégance à la taille. La première jupe doit se serrer par deux coulisses, l'une posée à trente centimètres de la taille et la seconde à vingt centimètres de celle-ci. Toute l'ampleur ainsi ramenée derrière, étoffe un peu. On laisse la seconde jupe libre ; on la mouvemente par quelques plis étagés de côté et sur lesquels on pose soit une belle passementerie qui voile l'ouverture de la poche, soit des motifs perlés. La manche s'épaule toujours et le gigot persiste ; elle se boutonne intérieurement ou extérieurement par une suite de boutons-grelot qui se prennent dans des bouclettes en ganse. Ces boutons s'arrêtent à la saignée et un peu au-dessous du coude, une dizaine au plus de chaque côté. Si vous aimez les poches, vous serez satisfaites, Mesdemoiselles, car on commence à les revoir coquettement froncées et enrubannées, ou très simples, commodées pour nous et un peu aussi pour les pick-pockets. La façon du corsage prend des aspects nouveaux sous des garnitures fort jolies. Les deux côtés du devant sont différemment garnis comme dans le modèle suivant : Les deux bords ouverts sur une pièce montante à col droit ; l'un se fronce, l'autre est plat avec une large passementerie qui vient, à la taille, se poser en biais sur les fronces du côté opposé. Le petit habit carré est fendu au milieu sur une patte en velours. La manche ronde avec un haut bracelet en passementerie. Cette autre façon est aussi jeune que jolie. Le corsage bien tendu se décollette en rond ; au bord, se monte une guimpe de même étoffe dont la petite tête retombe sur ledit corsage. Un ourlet de trois centimètres dans le haut de la guimpe, et dans cet ourlet un ruban passé en coulisse et qui se noue de côté. La largeur de la guimpe, ainsi serrée autour du cou, forme un bouillon qui remplace le col droit et qui va à ravir. Si la manche est large, ou fait de même au bas. Le lainage s'accommode de cette façon tout comme les tissus de soie. Le noir est très en faveur

pour les robes de diner, en attendant qu'il le soit pour le bal et les soirées. Il n'y a rien là qui nous étonne. Depuis quelques années déjà, ne voyons-nous pas le penchant des jeunes femmes et de leurs maris pour le noir ? Un costume de fin lainage de fantaisie noir combiné avec de l'ottoman, de la faille ou de la moire, est à la fois commode et pratique et, si on le veut, très élégant. Nous choisissons pour les femmes d'âge moyen le costume suivant en gros tulle noir et en faille ; il est costume de diner intime et de visite. Au bas de la jupe de faille, un plissé surmonté d'un petit volant froncé, sous lequel se perdent les panneaux en tulle qui sont encadrés de galon perlé. Le corsage en faille zébré de galon, avec une veste en gros tulle double ; volant au contour. La manche à engageante.

Quelles sont les couleurs à la mode dans leurs gammes si nombreuses ? Choisissons, pour le gris : l'acier, poussière ; pour le brun : le cuir russe, vanille, bœuf ; pour le bleu : geai, saphir, russe, sarde ; pour le vert : acacia, marronnier, fusain. La jaquette s'allonge un peu et la demi-redingote à poche s'harmonise avec le costume plat ; aussi plaît-elle fort. La jaquette ouverte, avec les revers brodés comme la manche et le col, s'assortit au costume ; le drap est choisi de préférence pour ce genre de pardessus. Quant au grand manteau enveloppant avec ailes plissées et plastron ajusté, il est toujours fort goûté, mais nous le trouvons peu pratique, incommode même par les temps pluvieux. Le genre le veut en tissu à grands carreaux ; des écossais sombres le plus souvent ton sur ton, des écossais camaïeu d'une très grande distinction ; nous en avons vus de fort beaux chez M<sup>me</sup> Gradoz. On portera beaucoup de garnitures en plumes ; un galon étroit, par exemple, qui bordera les panneaux et les pardessus. Il y a aussi des ruchés découpés mêlés de plumes frisées. La passementerie est mêlée d'applications de velours, mais surtout de pierreries éblouissantes. Ce genre riche plaît infiniment. C'est luxueux tout en restant fort comme il faut. Décrivons un costume, en fort beau cachemire de l'Inde aubergine, garni de belle passementerie sobrement mêlée de pierreries serties dans le travail à jour, le tout assorti. La jupe droite froncée derrière ; le tablier mouvementé par des plis que retient une large patte de passementerie ; du côté opposé l'étoffe forme un pli arrêté par des motifs détachés. Le corsage à très courte basque, ouvert sur un empiècement en velours aubergine a, au bord gauche, une belle passementerie qui part de l'épaule. A droite, le bord est plissé ; les plis maintenus sur l'épaule par une étroite passementerie ; celle-ci se retrouve sur la basque du même côté ; à la manche, sagement épaulée, une passementerie. Le complément de ce sérieux et élégant costume, est une très confortable jaquette doublée de satin rayé aubergine ; sur les bords rejetés droits en revers est appliquée



une passementerie, comme sur le col et la manche. Si on la veut fermer, une broche maintiendra, à l'encolure, les deux bords qui croiseront légèrement. Cette toilette est de M<sup>me</sup> Gradoz.

Les fillettes sont charmantes dans une robe russe d'un genre nouveau créée pour l'automne; ainsi que les petits garçons, elles sont habillées à peu près en moujicks. Cette robe se fait de deux étoffes : lainage et soie ou velours et même peluche, ces étoffes n'étant plus de prix excessif. Le rouge et le noir, le bleu pâle et foncé, le beige et le marron. La couleur claire fait la jupe de dessous qui dépasse de six à huit centimètres celle de dessus; elle-ci est en velours ou en peluche et fendue à anche, les deux froncées à une ceinture couverte

d'un galon brodé. Le corsage croisé à l'encolure sur une pièce. Col droit pareil à la première jupe, il s'en vient en biais se fermer verticalement sur le côté par quatre boutons dorés. Un galon suit le bord. A la manche large, un galon en poignet. Peu de façon et par conséquent très facile à faire et d'un usage pratique.

Le bas noir est toujours à la mode; il est en fil d'Ecosse, en bourre de soie ou en fine soie, ceci est affaire de bourse.

La pèlerine et la jaquette sont les pardessus les plus portés par les fillettes, et aussi la pelisse qui leur sert de cache-poussière ou de pare-pluie.

CORALIE L.

Le numéro du 20 septembre de l'édition hebdomadaire (blanche) donne un Album de travaux qui contient les ouvrages suivants : Nécessaire pour agrafes, boutons, etc., fait de boîtes d'allumettes, à tiroir. — Un cadre en galon avec fond de peluche pour éventail ancien, à suspendre. — Camail avec pèlerine au crochet pour sortie de bal. — Pupitre essuie-plumes. — Poche, forme obus, pour notes. — Gant moufle long au tricot pour mettre sur le gant de bal. — Mitaine en laine au crochet. — Casier à musique forme X, tendu de peluche et drapé d'étoffe ancienne. — Triptyque pare-lumière. — Dentelle au crochet avec mignardise et sans fil.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Les descriptions que nous allons faire des modèles de la gravure coloriée de chapeaux, pris chez M<sup>lle</sup> Hélène, vous mettront au courant de la mode. M<sup>lle</sup> Hélène la comprend si bien, elle sait si coquettement, si gracieusement garnir et croquer les chapeaux, qu'elle embellirait même encore un joli visage. Ses formes coiffent à l'air de la physionomie, ce qui n'est pas toujours facile. Sa toque en drap et son chapeau en feutre, pour jeune fille, d'une élégante simplicité, coûtent 30 fr. et elle a des capotes pour dame depuis 35 fr. Voilà des prix qui feront plaisir aux mères de famille.

*Toque pour jeune fille.* — Fond en drap gris chiffonné, entouré d'une draperie en velours bleu nouée, devant, de petites coques. Derrière s'élancent deux pointes-fichu qui sortent d'un chiffonné de velours.

*Capote pour jeune femme,* en velours chaudron plissé en rayons avec un bord de plumes frisées, qui, devant, tourne en pouf mêlé de coques, avec une aigrette et d'un croissant en jais. Mentonnière en étroit ruban partant d'un nœud placé derrière.

*Chapeau prince de Galles,* en feutre gris avec la calotte plate, entourée d'un galon brodé d'or. Deux touffes de plumes : l'une, derrière, se trouve prise entre le grand bavolet retroussé et la calotte; l'autre est piquée devant, sur la pointe de la passe. Les brides étroites partent des nœuds massés sur la partie retroussée du bavolet.

*Chapeau Hélène* en velours mousse tendu. — Calotte en drap beige couverte de broderie d'or. Devant, aigrette et plumes.

*Chapeau en feutre loutre.* — La calotte plate, un peu haute, se trouve à moitié cachée par un pouf de plume or et marron, duquel s'élance une fine aigrette placée derrière; de là prennent les brides

qui sont en étroit ruban de satin. La passe, très large et croquée devant, se trouve piquée d'un nœud en ruban mais rayé marron.

*Manchon en castor* avec ganse ornée de pompons.

*Manche de parapluie* en bois tourné ébène, orné de palmes en laurier.

En sortant de chez M<sup>lle</sup> Hélène, 20, rue de Pyramides, nous nous dirigeons vers la place du Théâtre-Français, au n° 3, où nous allons demander à M<sup>me</sup> Emma Guelle, cette corsetière de grand talent, bien connue des élégantes et des mères de famille, de nous montrer le fameux corset-cuirasse qui lui a valu de si hautes récompenses aux expositions universelles. Sous ce nom un peu rigide de cuirasse se cache le corset le plus souple, le plus doux, le plus agréable à porter. L'on y est à l'aise, les mouvements restent bien libres; il rend svelte, allonge et arrondit la taille, efface les hanches. C'est que, préoccupée tout à la fois de l'hygiène et de la mode, M<sup>me</sup> Guelle étudie la coupe, la place des baleines et celle des ressorts, à ce double point de vue. Aussi est-elle arrivée à nous donner un corset parfait sous tous les rapports. Nous avons encore à vous parler du corset du matin, une charmante coquetterie dédiée aux jeunes femmes. Le corset à épaulettes pour les fillettes qui ont une tendance à se voûter à rendu bien des services. Il les oblige à se tenir droites et cela progressivement et sans souffrance. M<sup>me</sup> Guelle, s'est occupée aussi des difformités de la taille et son invention des coussins creux lui a valu les félicitations des médecins et de nombreuses clientes envoyées par eux. Le busc incassable, invention brevetée de M<sup>me</sup> Guelle, contribue à rendre confortable le porté du corset-cuirasse.

C'est à la Scabieuse, maison spéciale de deuil, 10, rue de la Paix, que nous irons demander les



renseignements concernant les étoffes de grand deuil et de demi-deuil; étoffes qui conviennent aussi aux personnes qui ne sont pas en deuil. Pour les étoffes noires nous conseillons toujours de s'adresser à une spécialité, parce que là, les tissus sont de première qualité, d'un usage excellent et les noirs superbes. Maison de confiance, la Scabieuse sait à quoi l'oblige sa réputation.

Les étoffes de grand deuil, pour cette saison, sont : le cachemire de l'Inde, les Indes foulés et les vigognes, les armures et les chevrons cachemire, les cheviottes, tissus souples et superbes. Les nouveautés tissu noir de fantaisie sont : le bouclé, pékin et carreau bouclé noir sur noir, pékin jarré, tissu à longs poils, broché ton sur ton : pois, pastilles, anneaux, amandes, fleurettes, etc., etc. Le pékin fond laine avec rayures en soie, crêpons laine et soie unis et brochés, font des costumes d'une demi-élégance, très goûtés des Parisiennes.

Nous avons à citer pour le demi-deuil des lainages bouclés et des neigeuses gris, noir et blanc, ainsi que des pois et pastilles noirs sur fond gris. En soieries noires, la mode est aux pékins et brochés noirs sur fond de satin. Les façons de la Scabieuse ont un cachet de comme il faut, attrayant et vont très bien. Quant aux pardessus, ils ont une coupe parfaite et les garnitures sont superbes. Il suffit d'envoyer un corsage allant bien, en indiquant les modifications à faire, s'il y en a, et la longueur de la jupe devant.

Voici de chez M<sup>lle</sup> Leeker, 3, rue de Rohan, des nouveautés en fil et en laine qui vont faire le bonheur des travailleuses. Celles qui se livrent à l'art de la tapisserie, auront une très grande économie à remplacer pour le fond, la soie par le nouveau fil de Flandre qui est aussi brillant et aussi fourni et de plus très solide. Les couleurs fines répondent à celles de la soie, aussi obtient on les plus brillants effets. Nous le conseillons pour les ornements d'église et pour le point de Hongrie. Il coûte 50 fr. le kilo, chaque écheveau coûte 1 fr. 50, ce qui met le gramme à 5 centimes. Nos abonnées ont la primeur de cette nouveauté et de la laine cachemire de l'Inde pour châle, brassière, bas d'enfant au crochet ou au tricot. Deux pelotes qui coûtent 2 fr. 50, suffisent pour une brassière ou une paire de bas d'enfant. Cette laine se trouve en blanc, noir, rose et bleu.

Autre grande nouveauté : Rideau de guipure, encadrement d'hortensias brodés en soie, avec feuillage de teintes mortes, un mignon jeté brodé de même. Richesse de coloris et de dessin, exécution facile. La paire échantillonnée avec les fournitures, 60 fr.; sans échantillon, 42 fr.; en coton, 32 fr.; le tissu seul, 22 fr. Nomenclature de travaux : Ecran Louis XVI, jeune fille à la fontaine, faite au petit point, l'encadrement lancé, 150 fr.; Louis XIV, tramé fond en laine, 55 fr.; en soie, 65 fr.; écran où X Louis XV, tramé fond en laine, 70 fr.; en soie, 80 fr.; deux chaises Louis XV, oiseaux et fleurs faits au petit point, 65 ou 70 fr.; chaises volantes Louis XVI, œillets variés reliés par un courant de feuilles, 32 ou 40 fr.; corbeille avec attributs, 33 ou 43 fr.; petites bandes pour brise-bise ou cordon de sonnette, 1 m. 50 de long, 23 ou 28 fr.; dessus de piano, une tapisserie à fils tirés sur drap

gris-bleu tramé, 85 fr.; dessus de clavier, broderie mosaïque sur diap. brique pâle, 25 fr.; deux coussins sur moire lamée, même broderie et galon ancien, 45 fr. chaque; tétière, 42 fr.; bandeau de cheminée sur reps écru, 65 fr.; ornement d'église superbe sur moire crème lamée, 150 fr.; tapis de table à jeu sur reps rayé, 48 fr. La layette est particulièrement soignée par M<sup>lle</sup> Leeker, tous les objets ont des formes charmantes et les dessins sont jolis. Nommons parmi les ouvrages au crochet, une capeline greenaway, qui coûte 6 fr.; le soulier molière, même prix; le soulier Hamlet, 5 fr.

La maison de M. Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré, est le rendez-vous des élégantes qui vont y choisir de jolies fantaisies à mettre dans leur coiffure. Ce sont des épingles-fourches, de petits peignes que l'on sème dans les cheveux. Ces fantaisies sont portées aussi par les jeunes filles. Il y en a de toutes sortes : croissant, trèfle, flèche, poignard, etc., etc. Il y a aussi des postiches, pour les femmes de tout âge, ils sont préparés avec goût et ils aident singulièrement à se coiffer. Nous croyons utile de dire à nos lectrices qu'elles peuvent s'adresser à ce coiffeur émérite, pour tout ce qui regarde la coiffure; celles qui habitent Paris feront bien d'aller voir les coiffures exécutées sur buste, elles pourront ainsi choisir avec certitude. M. Lenthéric a un salon particulier de leçon de coiffures, où les femmes de chambre viennent apprendre à édifier les coiffures nouvelles, et ces leçons M. Lenthéric les donne gratis à ses clientes.

Parlons de deux produits : la rosée Orkilia et la poudre Orkidée qui sont d'une hygiène excellente pour la peau. La rosée Orkilia rafraîchit le teint, enlève les tâches et les boutons, et la poudre Orkidée lui donne de l'éclat et de la transparence; toutes deux préservent la peau des petites misères qui sont la conséquence de l'hiver. Chez M. Lenthéric.

Voici venue la saison des longues soirées; pour les occuper agréablement et utilement, rien de mieux qu'une belle tapisserie ou une broderie de fantaisie. Cette pensée nous est venue en regardant les travaux préparés par la maison Cabin-Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard Sébastopol. Que de jolies chaises nous avons vues, et des fauteuils, et des paravents! Dessins de styles, avec personnages et paysages, fleurs et attributs, des carrés pour tapis d'église, des chasubles et des étoles. Les dessins coloriés directement sur le canevas sont bien pratiques. Cette invention de la maison Sajou a été récompensée d'une médaille à l'exposition. Il m'a été dit qu'un dessin colorié sur canevas est moins cher qu'un dessin tramé, et que l'assortiment des laines est compté à raison de 8 fr. la livre.

Pour les fillettes il y a des petits travaux faciles qu'elles pourront offrir à leurs parents et amies comme spécimen de leur adresse. Les ouvrages en drap perforé sont toujours en vogue, ce sont des dessus de piano, de clavier, des coussins, des tapis, des dessous de lampe ou de vase, des ménagères, etc., et tous de bon goût. Le filet mécanique appartient à la maison Sajou, il se fait de plusieurs grosseurs et l'on en donne la quantité nécessaire pour le plus petit ouvrage. Cette broderie, un moment délaissée, redevient à la mode, et nous



voyons les jeunes filles faire des rideaux de vitrage, des couvre-lit, des aubes et des nappes d'autel.

\*\*\*

Nous ne saurions trop recommander à nos lectrices de s'adresser, pour l'achat de leurs chaussures, à une maison spéciale, en s'attachant à une marque sérieuse. Celle de M. H. Kahn, 55, rue Montorgueil, est absolument une maison de confiance; sa réputation s'explique par l'importance des usines qui lui appartiennent et où se préparent les cuirs, les peaux de toutes sortes avec des matières de première qualité, ce qui rend la chaussure souple, solide et l'empêche de se déformer. Quant à la perfection du travail, elle résulte de ce que les ouvriers sont formés dans les ateliers; ils ont chacun leur genre et y excellent, qu'il s'agisse de chaussure de luxe ou de chaussure de fatigue.

M. H. Kahn prépare son catalogue 1890-1891, que nos lectrices recevront sur demande et qui leur

reserve de sérieuses surprises. Signalons : la botte veau mégis, choix supérieur, à double semelle sur deux formes à 16 fr. 75; puis la botte veau mégis à lacets ou à boutons, claqué carrée, veau ciré, double semelle à 18 fr. 50, etc., etc.

\*\*\*

#### FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES

De M<sup>me</sup> A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68

Nous recommandons, comme toujours, cette maison à nos lectrices pour toutes les fleurs artificielles de parure, d'appartements, d'autels, les parures de mariées, etc.; de même pour les fouritures, papiers de toutes nuances pour fleurs, ainsi que les pétales découpés, en étoffe, avec lesquels on brode soi-même en appliques les robes de tulle de grande toilette : Pétales d'églantines, de myosotis, de pâquerettes, pavots de soie, fleurettes de velours, violettes et autres, mimosas, etc., etc.

### EXPLICATION DES ANNEXES

#### GRAVURE DE MODES n° 4801

Modèles de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

PREMIÈRE FIGURE. — Mantelet en velours noir, ouvert sur un gilet de sicilienne, lequel est recouvert d'un *treillage* de passementerie; galon de passementerie bordant le devant du mantelet; une passementerie à grelots court au bas de la basque et des pans du mantelet; manche-pèlerine en sicilienne recouverte de *treillage* et terminée par un motif brodé à bord découpé en feston; col en passementerie. (Voir la planche de patrons de ce numéro.) — Chapeau de feutre à grand bord gondolé, doublé de velours et orné de bouquets de petites plumes.

DEUXIÈME FIGURE. — Manteau magicienne en velours grenat avec gilet long en broché matelassé; collerette de plumes et bande de plumes de chaque côté du gilet; manche tombante, en matelassé, avec bordure de petits glands en olives. (Voir la planche de patrons.) — Toque en feutre à petit bord relevé bordé de velours; draperie de peluche nouée en arrière et mêlée de plumes.

TROISIÈME FIGURE. — Jaquette à pèlerine en drap beige, lacee devant; manche plate à parement piqué; pèlerine plissée et col piqué. (V. la planche de patrons.) — Capote sans brides, en velours drapé dessus, avec couronnes de fleurs et feuillage en velours.

QUATRIÈME FIGURE. — Long manteau ajusté en drap broché gros vert, fermé de côté sous un galon façonné ton sur ton; col et manche en peluche gros vert, haute manchette brochée.

CINQUIÈME FIGURE. — Polonaise de drap gris sur laquelle sont appliqués des médaillons de velours noir montant aux deux tiers de la jupe en dégradant de grandeur; les pinces sont faites par un groupe de plis ramassés à la taille; dos plat, lace de petit velours noir; l'échancrure du corsage dans le haut est bordée d'un galon façonné; manche avec appliques diminuant de grandeur de l'épaule au poignet. Le bas de la manche est au drap uni.

SIXIÈME FIGURE. — Redingote en drap loutre avec revers de peau de soie noire faisant col brisé derrière; une bande de castor borde ce revers et descend jusqu'au bas de la redingote; gilet ouvert, en drap loutre soutaché de noir; des motifs de passementerie noire sont appliqués au bas de la redingote; manche unie en drap et manchette de fourrure (1). — Diadème de velours orné devant d'un nœud à plusieurs coques; une petite plume est posée droite derrière.

SEPTIÈME FIGURE. — Costume de jeune fille, en tissu Pompadour orné de rubans de velours noir. Jupe droite, plissée à plis superposés partant des côtés; corsage à taille ronde, avec col sans couture; ceinture-corset drapé passant sur des bretelles de

velours noir qui retombent en cascades sur la jupe; manche boutonnée (2).

HUITIÈME FIGURE. — Jaquette-habit en cheviotte, avec gilet broché, relevé sur les hanches et drapé par quelques plis; revers brisés, et petits revers au gilet; manche à parement piqué. (V. la pl. de patrons.) — Capote de velours drapé, avec touffe de plumes.

NEUVIÈME FIGURE. — Pèlerine de drap bleu marine, garnie de galons d'or; col droit relevé, orné de galons d'or et finissant devant en formant un revers gondolé qui se perd dans la longueur de la pèlerine. — Grand chapeau tendu en velours; plumes couchées, couvrant la calotte.

#### GRAVURE DE CHAPEAUX n° 4801 bis

Modèles de M<sup>lle</sup> Hélène, 20, rue des Pyramides. (Voir l'explication à l'article : *Visites dans les magasins*).

#### MODÈLE COLORIÉ

De M<sup>me</sup> Launer, 4 bis, rue de Châteaudun

DÉCORATION DE SALLE À MANGER. — Broderie point à la croix sur tissu damassé.

#### CARTONNAGE

ABAT-JOUR, 1<sup>re</sup> partie, 2 panneaux et 2 transparents.

#### DIXIÈME ALBUM

Coussin, fond mimosa. — Paletot au crochet pour baby. — U. A. enlacés. — M. C. enlacés. — Edmée. — Dessus de globe. — Elise. — B. V. enlacés. — Robe princesse pour fillette. — Vareuse pour petit garçon. — Toilette, petite fille. — Costume, jeune fille. — Dessous de lampe, applique drap perforé. — Entre-deux. — Angle pour dessous de coupe. — Chaise pour chambre de jeune fille (dossier peint). — Entre-deux. — M. V. enlacés. — Rideau tulle (planche de travaux de septembre), croquis. — T. R. enlacés. — Couverture mobile de livre, broderie mosaïque. — Thérèse. — Motif perlé. — M. T. enlacés. — Aube (planche de travaux de septembre), croquis d'ensemble.

#### FEUILLE X

##### 1<sup>er</sup> côté

JAQUETTE A PÈLERINE, troisième toilette } Gravure  
MANTELET, première toilette } n° 4801.  
CORSAGE, jeune fille, page 4 (Album d'octobre).

##### 2<sup>e</sup> côté

MANTEAU, deuxième toilette } Gravure  
JAQUETTE-HABIT, huitième toilette } n° 4801.  
VAREUSE, petit garçon, page 4 (Album d'octobre).

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 octobre.





1<sup>er</sup> Octobre, 1890

Imp. Falconer.

# Journal des Dames

Modes de Paris.

Ayuntamiento de Madrid

Rue Vivienne, 48

Chaque semaine de Mme HÉLÈNE 20 c. la semaine









N° 4801

1<sup>er</sup> Octobre 1890

les réunis 48, Rue Vivienne

Duphot, 17.

Ayuntamiento de Madrid

Ingr.erie Akan Lévy, Paris.





A. 4801

Paris Journal des Demoiselles et Petit Co

Costumes, Confections et Modes, de Madame P E

Ayuntamiento de Madrid





1<sup>er</sup> Octobre 1890

Le Petit Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL, rue Duphot, 17.

Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie Akan Lévy, Paris.



